

**star
wax**
DJ lifestyle magazine

LA RADIO
HIP-HOP
ELECTRO

MOUV'
On it

Si et seulement si nous avons décidé de parler de la tolérance pour ce trente quatrième numéro, les trente-deux pages de Star wax n'auraient pas suffi pour traiter, de manière approfondie, le sujet. Mais au-delà des faits divers internationaux récemment constatés faut-il se positionner ? Le sujet nous est cher. Pour cela nous avons donc décidé de continuer de faire ce que nous faisons depuis plus de huit ans, révéler l'aspect créatif de compositeurs d'horizons aussi divers que singuliers. Qu'ils soient en devenir ou bien installés dans le champ de nos inconscients.

Votre journal cultive cette tolérance en offrant même ses pages à des projets qui n'ont pas forcément les moyens financiers de bousculer un sommaire, souvent imposé par le diktat des industriels... On ne peut que le constater. Entre les ondes Martenot, les synthétiseurs ou le Du-Touch, le vinyle et le digital, Loan et Douchka, le concours de dessin ou de remix Star Wax X Posca actuellement ouvert... il n'y a qu'un pas. Tout est lié, à chacun de trouver son espace et de le partager au mieux avec ses proches. Notre attitude est alimentée par le débat et l'ouverture aux autres. Qu'elles soient éditées sur papier ou en ligne, les informations traitées traduisent cette optique. Les disques sélectionnés évoquent un parti pris alimenté par la passion de suer et du bon sens. Une belle énergie qu'on souhaite votre.

Un excellent remède à l'intolérance et à la morosité qui en découle :
une dose trimestrielle de Star Wax et une visite quotidienne sur www.starwaxmag.com

L'essence du sillon & Compos-it présentent

starwax

Party people

The Beastie Boys Tribute
Live painting,
projection, expo,
Star Wax Dj team
et Dj Netik

POSCA Espace Libre
Expression

JEUDI 9 AVRIL 2017
@ TOULOUSE
connexion-cafe.com

Hot Box

RECORDS

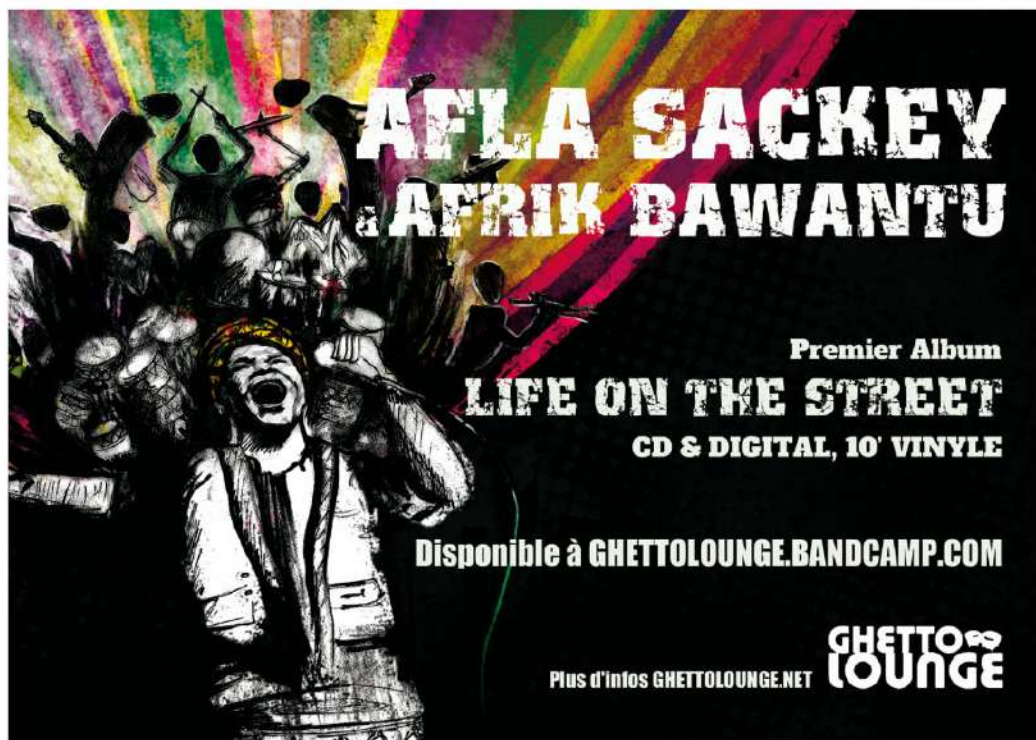
EST. 1999

BROOKLYN - VERSAILLES

VINYLES D'OCCASIONS SOUL, FUNK, POP, ROCK, HIP-HOP & JAZZ

Shop ouvert vendredi, samedi et dimanche de 11h à 19h
Passage des Antiquaires de la Geôle, Versailles

Shop online : <http://stores.ebay.fr/hotboxrecords1999>
Email : hotboxonline@hotmail.com - Tél : 06 73 90 97 66



AFLA SACKEY & AFRIK BAWANTU

Premier Album
LIFE ON THE STREET
CD & DIGITAL, 10" VINYLE

Disponible à GHETTOLOUNGE.BANDCAMP.COM

Plus d'infos GHETTOLOUNGE.NET

GHETTO LOUNGE



WHO'S
IN

5^{ème} ÉDITION Festival CHASSAGNY (69) FESTIBOUC

3, 4, 5 JUILLET 2015

EXTRAWEIT • AVROSSE • SALUT C'EST COOL • FLOX
SCARECROW • ALTAREA & DJ NIX'ON • ENTOURLOO • BURNING HEADS
LIISA DO BRASIL • CARBON KEVLAR • D-ADDICTION • SYMPHONIX
BE SVENDSEN • SALLY DOOLALY • TETRA HYDRO K • ONDUGROUND
LMK • WILD WILD WAVE • TINUSU • SLIVO ELECTRIC CLUB • K.D.S • AND FRIENDS



Plus d'infos sur :
[FACEBOOK.COM/FESTIBOUCFESTIVAL](https://www.facebook.com/festiboucfestival)

starwax X POSCA Various Artists Vol.2 Remix & dessin contest

Du 20 février au
29 mars 2015
sur starwaxmag.com



CASIO discograph

VAGH

FEUTRINE

Page 07 - Abo. & ours n°34



Abonnement

S'ABONNER À STAR WAX MAGAZINE

France - Suisse - Belgique

Recevez directement chez vous Star Wax pendant 1 an,
soit 4 magazines et un vinyle au choix pour 22 Euros.

01 - Loan / "In Space Time"



02 - Various Artists vol.1 / "Star Wax X Posca"



Merci de préciser le vinyle et à partir de quelle n° vous désirez débiter votre abonnement.
Bon à envoyer à Compos-it / SW Abo : 120 rue Edouard Vaillant, 93 100 Montreuil - France.

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

VILLE :

E-MAIL :

• Adresse de rédaction : 41 rue Lafond (n°6), 35700 Rennes - France • Contact : info@starwaxmag.com • Fondateur : Juan Marcos Aubert • Assistante de direction : Enya Quémener (enya@starwaxmag.com) • Rédacteur en chef : Julien Vuillet • Direction artistique & graphisme : Snk88 et Julien Douek • Responsable rubrique Lifestyle : Anne-Claire Gatel (anne.claire@starwaxmag.com) • Rédaction : Vincent Caffiaux, Myst, Sébastien Forveille, Damien Baumat, Dj Barney, Tanguy You, Invisibl Journalist • Photographes : Acérine, Damien Baumat, Myst, Pierre Denais, Milan Vukmirovic... • Ont participé : Colette Aubert, Vanessa Coupé, Delphine Kim, Dj Beans & Loscar, Dj Triple 0, E-Kyou, Vincent Barbaud, Frankie de Slediz, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Leaud... • Marketing : nss@starwaxmag.com et supacosh@starwaxmag.com • Couverture : Loan par Pierre Denais • N° ISSN : 1967-2160 • Tirage : 25 000 exemplaires • Imprimé en France : trimestriel nationale gratuit. Liste détaillée des points de diffusion disponible sur : www.starwaxmag.com •

Star Wax est édité par l'asso Compos-it (2000 - 2015)



Crédits page 6

- Lunettes Théo : www.chantalcolliaux.fr
- Robe : www.josephinegravis.com
- Converse jaunes : www.scott-premium.fr
- Baskets noires : www.asos.com
- Carnet de croquis Legami
- Valisette jaune, Sass Belle : www.papeterie-lespripapiers.fr
- Livre New-York / Editions 07h09 chez : www.bigcartel.com ou chez Mint, Rennes. Infos : www.7h09.fr/shop
- Pot motif cœur, Miss Étoile chez le Petit Souk
- Lampe noire, Super Living, Stereo Field Forever
- Polaroid vintage, Stereo Field Forever, chez Mint Rennes
- Vinyles : starwaxmag.com
- Chaise et marche pied chez Kartell : rue Leperdix, Rennes
- Portant Méta design by Samuel Labeyrie

Crédits page 7

- Coupe vent Rains chez www.reforme-shop.com
- Skateboard Palace Todd chez www.bears-skateshop.com
- Tote bag "Modern Living" : www.josephinegravis.com
- Appareil Photo Lomography by La Sardina
- Pomme Blanche, Poterie Pots
- Radio Lexion 1 Toy by Artoyz : www.gutyriben.com
- Bougeoirs Super Living, Stereo Field Forever chez Mint
- Valise noire, Sass Belle chez Même Pas Peur Du Loup
- Casque : www.ecler.com

Réalisation

Delphine Km & Anne-Claire Gatel.

Spécial big up à Vanessa Coupé

Photos
Acétine



2440

FESTIVAL

15 & 16 MAI 2015

SITE DE LA TROCARDIÈRE - REZÉ (44)

FOREIGN BEGGARS - THA TRICKAZ
FAR TOO LOUD - AL'TARBA & DJ NIX'ON
FANT4STIK - ALGORYTHMIK - DJ FLY
PERTURBATOR - BUDJU - HELPER - SAUVAGE FM
ALPHAAT - LAKAY - RITUAL (FLORE & WSK)
DIVAG - LA MANGOUSTE CREW & FRIENDS - ...

2440.FR

ENTRE DEUX SESSIONS DE STUDIO OU LORS D'UN APRÈS-MIDI À SILLONNER LES RUES DE NEW-YORK CITY, TOUJOURS À LA RECHERCHE D'UN SPOT POUR UNE SESSION PHOTO OU UN FUTUR VIDÉO CLIP D'EFFICIENZ RECORD, DJ BRANS TROUVE ENCORE DU TEMPS POUR FOUINER DANS LES BACS. VISITE GUIDÉE CHEZ DIX-NEUF DISQUAIRES PAR UN B-BOY FRANCILIEN DANS LA VILLE QUI NE DORT JAMAIS.

DJ BRANS DIGGIN IN NYC

Digger à New-York, pour moi, est surtout synonyme de rencontres et de partage. C'est pour cette raison que je regrette énormément l'ancien shop de Fatbeats qui était sur West Village. C'était le point névralgique du hip-hop. En passant là-bas tu y voyais Dj Eclipse qui gérait le magasin, Marco Polo qui y était aussi de temps à autre. Ces dernières années, Mark (The Audible Doctor) était souvent derrière la caisse. Lieu incontournable puisque tous les hip-hop heads de passage à Nyc y allaient. Il y avait des lives ou séances de dédicaces pour les sorties d'albums. Si tu cherchais un plan concert, une soirée..., t'allais chez Fatbeats.

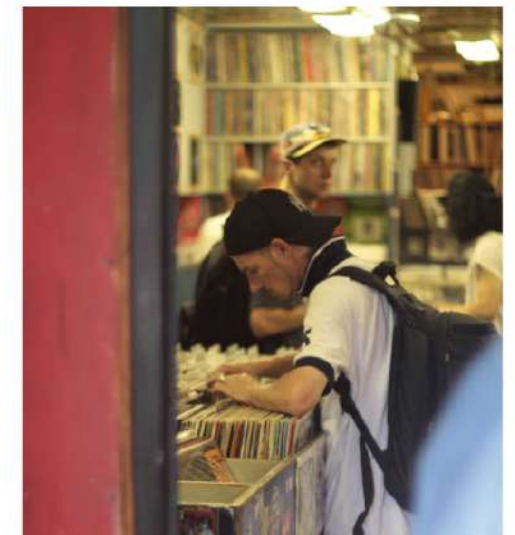
Mais ça, c'était avant que l'industrie du disque ne se casse la gueule et que les loyers prennent des proportions de dingue. Fatbeats est loin d'être le seul shop à avoir fermé ! Tower Records qui était aussi sur Manhattan, Beat Street Records qui était sur Brooklyn, Millennium Cd & Records qui était dans le Bronx et d'autres encore ont subi le même sort.

Aujourd'hui le seul disquaire qui reste le lieu de passage obligatoire est A1 sur East Village, 439 East 6th street. Tu y trouves que des disques d'occasion ! C'est surtout l'endroit où les plus grands producteurs hip-hop (Premier, Pete Rock, Lord Finesse, Buckwild, Clark Kent, Dj Spinna...) et électro américains ou de passage ont puisé leurs samples. Certains y passent régulièrement pour digger. De plus, les mecs qui tiennent le shop sont vraiment sympas et arrangeants, on y fait de bonnes rencontres autour des bacs qui sont toujours bien remplis. Concernant la sélection vous y trouverez de la soul, du funk, de la disco, du R&B, des B.O., du jazz, de l'afro, electro et bien sûr du hip-hop avec un bac spécial indé toujours pertinent et insolent. Il est rare, voire même impossible d'en sortir les mains vides (rires). Mais ne rêvez plus, ça fait bien longtemps que Nyc a été pillé, ou presque, par le monde entier pour sa wax !

Non loin, il y a également Turntable Lab : 120 East 7th street à Manhattan. L'espace est restreint mais il est bien optimisé, les quelques bacs sont sympas. Tu y trouves principalement des disques neufs de soul, funk, disco, hip-hop, électro mais aussi du matos.

Une fois sortis de là, tu prends ta carte de Nyc. A la hauteur de ces deux magasins tu peux tirer un trait d'Est en Ouest et tu vas y trouver tout autour une flopée de disquaires dans des styles différents. Passionné de musique en général et aimant sampler tout et n'importe quoi, du moment que ça sonne, je n'hésite pas à fouiner dans tous les bacs. Ainsi, en allant en direction de l'Ouest, tu vas passer d'abord par Good Records qui est toujours sur East Village au 218 East 5th street. C'est un shop relativement récent qui est tout à fait dans cette tendance actuelle. Loin de certains "gros bazars", la déco est soignée, la sélection est particulièrement travaillée avec pas mal de 7 inch de jazz, soul, funk, hip-hop, house, afro, musique brésilienne, caribéenne et du monde. D'ailleurs, j'ai cru comprendre que Large Pro y passe de temps à autre.

Ensuite, à un block ou deux vers l'Ouest, à la frontière d'East Village, tu tombes sur Other Music, un petit shop qui porte bien son nom. Au 15 East 4th street, on fait essentiellement du neuf et sa particularité est d'avoir une sélection très spée en jazz, electronic, rock et autres labels indépendants.





C'est certainement l'un des meilleurs spot pour tous les amateurs de reggae. Noyé entre les enseignes en sinogramme, tu peux passer devant sans même savoir qu'on y vend du vinyle. C'est d'ailleurs mon pote Just qui a graffé le rideau métallique au nom du shop. Par contre, une fois que tu franchis la porte habillée d'affiches et de stickers, là, tu vois que c'est du sérieux. Je suis pas vraiment branché reggae, mais quand je me trouve dans ce shop incontournable, j'y retrouve l'esprit qu'il pouvait y avoir chez Fatbeats pour le hip-hop.

Toujours à Manhattan, deux autres bonnes adresses. La première : rock and soul, pas loin du quartier de Times Square, certainement l'un des plus vieux store de New-York qui vend également du matos Dj. Ce lieu, au 462 7th avenue, est une institution pour le Djing. Des noms comme Grand Wizard Theodore, Grandmaster Caz, Lord Finesse, Dj Evil Dee et d'autres légendes y mixent encore de temps en temps. La seconde, Jazz Record Center au 236 W 26th street, dans Chelsea, est un vrai paradis pour les amateurs, vous vous en doutez, de jazz. Attention cependant, l'objet y est cher...

Des 5 boroughs, Brooklyn est clairement celui, après Manhattan, où tu peux partir à la quête suprême de la wax. Tu y trouves une multitude de boutiques faisant du vinyle qui se divisent clairement en genres, le disquaire "tout en vrac" ou presque puis le disquaire "branché"... Pour être honnête, c'est celui du shop "tout en vrac" que je préfère, plus proche du diggin où tu espères trouver la galette que personne aura capté avant toi, celui qui te révélera la boucle que tu vas défoncer !

Toujours en poursuivant dans la direction Ouest, dans Greenwich Village, tu trouves certainement le dernier shop académique du rock-n-roll, Generation Records, ce n'est pas forcément "ma tasse de thé" comme dirait l'autre, mais ça reste un lieu au 210 Thompson street à connaître.

Poursuivons, à quelques blocks de là avec un shop de fou, empirique, House of Oldies : 35 Carmine Street. Tenu par un ancien, tu peux y trouver toute la musique rock-n-roll, country, rhythm & blues des années 50, 60 et 70. Dès que tu franchis la porte, c'est un voyage dans le temps. En revanche, pas la peine de parler au proprio de hip-hop, tu risques de le mettre en pétard (rires).

Un peu plus haut, en remontant au nord de quelques blocks tu as Bleeker Street Records qui, situé au 239 de la rue du même nom, est un magasin orienté rock. Il me semble qu'il a récemment changé de locaux suite à l'augmentation du prix du bail.

Pour revenir sur l'une des choses les plus inattendues de New-York, en repassant du côté East et en descendant sur le Lower East Side, tu trouveras Deadly Dragon Sounds au 102 Forsyth street, c'est peut être dans le quartier chinois mais, là, je peux te garantir qu'il ne s'agit pas de chinoiseries.



Dans cette veine de magasins, celui que je retiens parmi tous les autres, c'est The Thing dans le quartier de Greenpoint, 1001 Manhattan avenue. Cette boutique est complètement dingue, après A1, c'est certainement le lieu où tous les diggers, de passage à New-York, se rendent pour y trouver principalement de la seconde main. Dans la première partie du rez-de-chaussée et dans la vitrine tu n'y verras aucun vinyle mais des objets de toutes sortes, vêtements, livres, vieux magazines porno, un vrai bordel... C'est seulement en allant au fond de la boutique que les choses se précisent, cela devient étroit, et là, tous tes sens commencent à s'éveiller. Tout d'abord, la vue quand tu vois les montagnes de vinyle se dresser devant toi, puis l'odorat avec cette odeur si caractéristique de la vieille pochette vinyle usée. Lorsque tu descends dans le sous sol, tu n'en crois pas tes yeux. Des piles et des piles de vinyles montent jusqu'au plafond. Il y a tellement de vinyles que lorsque t'y diggue avec un pote, bien qu'à cinq ou six mètres l'un de l'autre, tu ne l'entends presque pas te parler tellement le son est absorbé par la masse des pochettes de disque. C'est clairement le "Alice au pays de merveilles" pour tout digger qui se respecte. Je pourrais y passer des journées et des nuits entières si j'en avais le temps. L'endroit est tellement surréaliste que j'y ai tourné un clip pour l'un de mes projets avec Hannibal Stax (Gangstarr Foundation) et Wyld Bunch. Pour en revenir à la sélection, il n'y a pas d'orientation précise et c'est justement ça qui fait son charme d'autant que les disques sont vraiment à prix abordable. Malheureusement, j'ai cru entendre que les tauliers étaient au bout du rouleau et qu'ils risquaient de fermer.

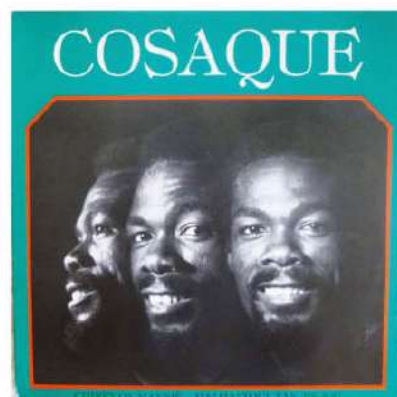
Dans le même style du tout en vrac mais spécialisé dans le reggae, tu as Tiger's Reggae Hut, 1092 Nostrand avenue, Brooklyn. Un sacré bordel en son genre qui saura ravir tous les aficionados de la musique jamaïcaine.

Pour ce qui est des boutiques "branchées", tu as Halcyon dans le quartier de Dumbo, 57 Pearl street. Certainement le plus beau shop de New-York avec un bel espace et une déco vraiment conceptuelle. La sélection raffinée est représentative de toute la black musique. Le seul souci est le prix de la wax.

En revenant sur le quartier de Greenpoint, il y a le shop CO-OP 87 Records qui, au 87 Guernsey street, propose vraiment tous les styles musicaux, une chouette boutique. Dans le quartier de East Williamsburg, 168 Johnson avenue, toujours à Brooklyn, tu as Human Head Records avec une sélection rock, hip-hop, soul et funk.

Pas très loin de Red Hook, tu trouveras Black Gold Records, un café-disquaire au 461 Court street. Une petite boutique, avec des têtes d'animaux empaillées au mur, à visiter absolument. Un peu plus bas, tu as Permanent Records qui vient tout juste de changer de locaux, là aussi à cause d'une histoire de loyer. A vous de trouver la nouvelle adresse !

Pour finir ce périple, je vous conseille Moodies Records au 3777 White Plains road, dans le Bronx. Dans le même style que The Thing mais en bien moins important. Cela dit, si tu arrives à descendre au sous-sol, tu risques de prendre une sacrée claque ! Enfin, au 64 North 9th street, à Brooklyn, une grande boutique Rough Trade a ouvert.



RARE WAX PAR MANU BOUBLI



CETTE FOIS, C'EST LE BOSS DU LABEL SUPERFLY ET CO-FONDATEUR DE LA BOUTIQUE PARISIENNE DU MÊME NOM QUI NOUS GRATIFIE DE SON TEMPS. MANU BOUBLI AVOUE QU'IL S'AGIT D'UN EXERCICE PÉRILLEUX QUE DE CHOISIR CINQ ALBUMS DANS UNE COLLECTION QU'IL A COMMENCÉ IL Y A UNE TRENTAINE D'ANNÉES. CERTAINS ONT UNE VALEUR SENTIMENTALE INESTIMABLE, D'AUTRES SONT EXTRÊMEMENT RARES OU BIEN JUSTE DES DISQUES ESSENTIELS ! CETTE SÉLECTION ÉCLECTIQUE EST CELLE DU JOUR, ELLE SERAIT SUREMENT DIFFÉRENTE S'IL AVAIT À LA (RE)FAIRE DEMAIN !

De gauche à droite

Joe Bataan / "Sweet Soul"
(Fania Records - USA - 1972)

Vraisemblablement le meilleur chanteur latin soul du siècle dernier, j'aurais pu citer n'importe lequel des albums de Joe Bataan sortis chez Fania, tous incroyables. Arrangements soyeux de Marty Sheller, production soignée de Jerry Masucci, superbe artwork cover de Izzy Sanabria, "Sweet Soul" est un petit bijou. Mon titre favori est "I'm Satisfied".

Masabumi Kikuchi / "Hairpin' Circus"
(Philips - Japon - 1972)

Pianiste japonais relativement méconnu hors des frontières du pays du soleil levant, Masabumi Kikuchi est pourtant un artiste majeur du jazz japonais du vingtième siècle. Bande originale d'un obscur film japonais de 1972, "Hairpin' Circus" est un voyage aux frontières du jazz spirituel, de la fusion et des B.O. italiennes de Cinecitta. Mon titre favori est "Pierrot's Samba".

Little Janice / "Today's Youth Tomorrow The World" (Pzazz - USA - 1969)

L'un des nombreux avantages d'être associé au sein d'une boutique de disques, est le partage permanent des goûts et savoirs de chacun. L'aventure Superfly m'a ainsi permis d'approfondir mes connaissances en terme de soul, un des domaines où mon partenaire Paulo excelle ! Ramené d'un de nos nombreux voyages au Japon, l'unique album de Little Janice est une bombe acidulée où l'on retrouve parmi les musiciens Leon Haywood, Earl Palmer, Donald Bailey ou encore Barry Zweig. Mon titre favori est "Stay Away From My Man".

Erick Cosaque X7 Nouvelle Dimension /
"Chirey On Mannie... Ha! Ha! Toul Tan Jis Jou"
(Yola Production - France - 1978)

Au cœur des années 90, sous la double influence de Radio Nova et de mes rencontres quotidiennes avec des musiciens de tous horizons (je m'occupais à cette période d'un club rue Oberkampf à Paris), j'ai commencé à digger des disques africains et antillais. Au gré de mes découvertes, celle avec les albums d'Erick Cosaque reste particulière. Il est l'un de ceux qui ont transformé le Gros-Ka, musique folklorique hypnotique et percussive des Antilles françaises, en un groove moderne qui est aujourd'hui prisé sur les dancefloors les plus exigeants. Mon titre favori est "Kominike".

Mal Waldron / "Les Nuits De La Négritude"
(Powertree - USA - 1964)

Impossible de clôturer un top cinq sans un disque de jazz, et quel disque de jazz ! Enregistré en 1964 lors d'un festival du nom de "The American Festival Of Negro Arts", "Les Nuits De La Négritude" est un disque unique, dépouillé, et d'une pureté absolue. Le trio piano-basse-batterie, formule ultime du jazz pour certains connaisseurs, est ici à son sommet. Un chef d'œuvre ! Mon titre favori est "Modal-Air".

www.superflyrecords.com



TEST DUALO



À LA FOIS CONTRÔLEUR, SYNTHÉTISEUR ET SÉQUENCEUR, LE DU-TOUCH EST UN PARI AUDACIEUX DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DUALO, BASÉE À LA COURNEUVE. UN VÉRITABLE INSTRUMENT DE MUSIQUE NUMÉRIQUE INNOVANT PAR SA JOUABILITÉ ET SON CARACTÈRE NOMADE. DE QUOI INTERPRÉTER AUSSI BIEN DU BACH QUE LE DERNIER DAFT PUNK GRÂCE À UNE PALETTE DE PLUS D'UNE CENTAINE DE SONS.

"C'est quoi cet appareil ?" Le contrôleur du Tgv se demande bien ce que je fabrique avec cet intrigant boîtier et ses touches lumineuses. J'essaye de lui expliquer: "En gros, c'est un instrument de musique numérique". "Ah. Bon. D'accord", me répond-il interloqué, à moitié dubitatif. La conversation s'est arrêtée là. Du coup, j'imagine qu'il se pose encore la question.

Vous, lecteurs, ça devrait plus vous parler. Pour faire simple, l'instrument permet à la fois de faire du live, de composer et d'apprendre. La première force de ce Du-touch, c'est son clavier Dualo avec 58 notes de chaque côté. Pas besoin d'être un as du solfège : les notes sont réparties alternativement à gauche et à droite (voir l'image ci-contre). Du coup, on a un doigt par note sur une octave et les accords se jouent avec des touches qui se suivent. Peur d'être perdu ? Sélectionnez une gamme (majeure, mineure, dorian, personnalisée...) et les notes correspondantes s'éclairciront sur le clavier. Il ne vous reste plus qu'à improviser.

C'est là que ça commence à devenir vraiment intéressant. Le Du-touch permet de construire simplement un morceau de A à Z. Une batterie, une basse, trois accords de clavier et le tour est joué. Côté banque de sons, l'animal vous en propose 116, tous modifiables avec la possibilité de paramétrer 4 pré-réglages différents pour chacun d'entre eux. Pour ceux qui suivent, ça me permet par exemple de garder un pré-set de piano classique "pur" et d'aller tordre les trois autres dans tous les sens. Les beatmakers apprécieront la possibilité (à venir prochainement) d'intégrer leurs propres sons à la panoplie.

Côté fonctionnalités, vous pouvez superposer jusqu'à 7 pistes à la fois avec 3 à 4 pistes par ligne et stocker 58 morceaux différents. La bête est compatible en Midi Usb donc vous pouvez l'utiliser sur vos logiciels de mix préférés. Enfin, on apprécie la présence de capteurs de mouvements (gyroscope et accéléromètre 3D) ainsi que de sliders tactiles pour agir sur les paramètres du synthétiseur. Voilà pour la technique. Maintenant, vous allez me dire : ça sert à quoi ? Voici trois idées clé du Du-touch.

LIVE

J'aime le côté souple de l'appareil qui me permet de naviguer librement entre jeu 100% live et utilisation de bandes pré-enregistrées, ou les deux à la fois. De même, il peut aussi bien s'utiliser tout seul en mode homme-orchestre qu'en accompagnement, à vous de voir. Rien à redire sur la prise en main, j'ai été surpris de la vitesse à laquelle on prend ses marques. Le Du-touch répond vraiment bien, c'est agréable de mixer en live avec lui.

NOMADE

Les dimensions du Du-touch jouent en sa faveur: 285x285x80mm pour seulement 1,2 kg porté à la ceinture, c'est bien plus petit et plus léger qu'un accordéon, par exemple. Du coup je l'emmène partout avec moi dans son Du-bag et j'en joue au casque dans le métro ou le train (le Du-touch a deux sorties audio stéréo 6,35 et 3,5 mm). D'autant qu'il tient bien la charge grâce à ses 8 heures d'autonomie en jeu, 20 jours en veille.

DÉCOUVERTE

Un des gros plus du Du-touch, c'est la possibilité d'échanger des morceaux avec la communauté, via le logiciel gratuit Du-station. Vous pouvez aussi bien faire circuler vos compos qu'en télécharger sur votre instrument. Et là, bonheur : il est possible d'apprendre facilement les morceaux importés grâce à la lecture des partitions. Concrètement, je demande au Du-touch de m'afficher les notes de la ligne de basse qui me plaît bien et je n'ai plus qu'à suivre les notes qui s'illuminent.

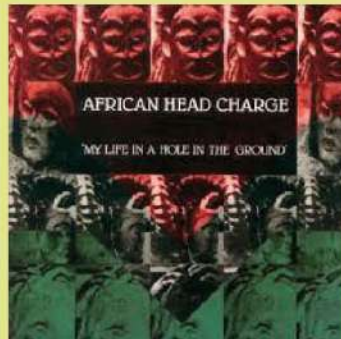
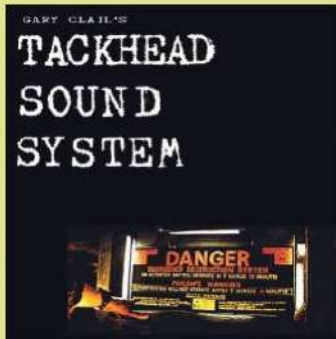
Attention : certaines fonctionnalités de l'instrument ne sont pas encore disponibles et il y a encore quelques petits bugs ici et là, mais rien de bien méchant. Rassurez-vous, l'équipe de Dualo travaille sur des mises à jour gratuites pour l'instrument, semaine après semaine. Cela a déjà bien évolué depuis octobre 2014. Je me dis que le jeu en vaut largement la chandelle, d'autant que le Du-touch est 100% made in France.

En conclusion, le Du-touch est un instrument particulièrement riche et pratique. Bravo à Dualo pour ce petit bijou qui, à 990 euros ttc, devrait séduire aussi bien les musiciens, amateurs comme avertis. Si ce test a piqué votre curiosité : filez sur Youtube regarder ce qu'on peut faire avec le Du-touch et si vous en avez l'occasion, essayez-le vous même pour vous faire votre propre avis.

dualo.org



FOCUS LABEL ON U SOUND



LA RÉCENTE COLLABORATION D'ADRIAN SHERWOOD AVEC PINCH RAPPELLE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LE PRODUCTEUR BRITANNIQUE SUR LA SCÈNE MUSICALE ACTUELLE. DEPUIS PRÈS DE TRENTE CINQ ANS, CE DERNIER ASSOCIE, AU TRAVERS DE SON LABEL ON U SOUND, DES RÉFÉRENCES JAMAÏCAINES COMME PRINCE FAR I OU BIM SHERMAN À UNE DÉMARCHE EXPÉRIMENTALE. GROUPE MAISON, LE DUB SYNDICATE ÉPAULE AINSI UN PARRAIN DU REGGAE TEL LEE PERRY. ALORS QUE DES GROUPES COMME AFRICAN HEAD CHARGE, TACKHEAD OU LITTLE AXE SONT AUTANT DE LABORATOIRES SONORES.

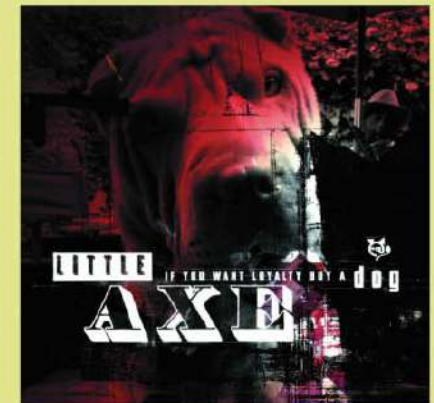
Clin d'œil à la chanteuse des Slits, son T-shirt strié Ari Up est révélateur de la démarche engagée par Adrian Sherwood. En 1977, l'homme a dix-neuf ans produit son pote Prince Far I avec un LP fondateur « Cry Tuff Dub Encounter Chapter 1 ». Illustré par The Arabs, les effets sonores font mouche. Sorti en 1978 sur Hitrun, ce disque ébauche déjà le label On U Sound. En 1981, les premières signatures de ladite firme apparaissent. The New Age Steppers donne la mesure. La formation britannique se trouve transcendée par des arrangements efficaces. Autre parution fondatrice, la compilation « Wild Party Sounds Volume One » déniche quelques interprètes ou groupes détonants. C'est le cas de Sun of Arqa, collectif multiculturel, d'une figure comme Jah Woosh ou bien encore du fidèle Prince Far I, ici accompagné par Creation Rebel.

Formation emblématique, African Head Charge sort « My Life In A Hole In The Ground ». Le titre évoque le fameux « My Life In The Bush Of Ghosts » de David Byrne et Brian Eno. Les arrangements sont superbes. C'est le cas de « Elastic Dance » et de son gimmick infernal à la guimbarde. Ou du surprenant « Crocodile Shoes », titre truffé de dissonances. Le Dub Syndicate, Mark Stewart et Gary Clail, via son « Emotional Hooligan », confortent la marque de fabrique malgré des discours et esthétiques différents. Rencontrée au sommet, l'enregistrement de « Time Boom X De Devil Dead » permet à Adrian Sherwood de catalyser la carrière somnolente de Lee Perry. Sorti en 1987, ce disque touche du doigt l'essence même du reggae via des morceaux comme « Music + Science Lovers » ou « Jungle », dont les différentes versions figurent sur l'édition Cd. Largement supérieur aux rencontres établies par Lee Perry avec Mad Professor ou Scientist, cet enregistrement offre une symbiose musicale imparable, entre les facettes du producteur jamaïcain et les explorations musicales du patron de On U Sound. Clin d'œil à l'esprit hip hop, Tackhead élargit le spectre sonore. Composé de Doug Wimbish, de Skip Mc Donald et de Keith Leblanc, le groupe sublime les apports afro-américains avec « Friendly As a Hand Grenade », une session précédée par une cassette audacieuse. Le groupe prolonge ses expériences, au début des 90's, avec Little Axe et son croisement electro-blues.

La ligne artistique est riche. Le rayonnement de On U Sound s'étend jusqu'au Japon avec la signature des sorciers d'Audio-Active. Alors que Bim Sherman revient sur le devant de la scène, en 1996, avec « Miracle » le bien nommé.

International

De Depeche Mode à Coldcut en passant par Primal Scream et Sinead O' Connor, les services de Adrian Sherwood sont, depuis, demandés régulièrement. Sa capacité à instaurer une dimension sonore singulière lui confère une aura incontestable. Une démarche révélatrice de l'empreinte du reggae sur la scène internationale. Ainsi ses travaux avec des formations radicales comme Ministry, Cabaret Voltaire ou Nine Inch Nails traduisent une démarche évolutive évidente. Sommet de ces expériences, la rencontre avec Einstürzende Neubauten, groupe phare de la musique industrielle, est explosive. Enregistré il y a une douzaine d'années mais chez Real World, le label fondé par Peter Dinklage, le premier album solo d'Adrian Sherwood offre une production composite. À l'instar du titre, « Never Trust A Hippie », la créativité des jeunes années est intacte. Le slogan renvoie naturellement à la mouvance reggae-punk dont le producteur anglais est un garant évident.



ILS ÉTAIENT QUATRE FRANÇAIS L'ANNÉE DERNIÈRE À SENVOIER DIRECTION TOKYO POUR PARTICIPER À LA RED BULL MUSIC ACADEMY, CETTE FAMEUSE UNIVERSITÉ MUSICALE ANNUELLE ET PRIVÉE, ORGANISÉE SUR DEUX SEMAINES DANS UNE MEGALOPOLIS DU GLOBE. PARMI EUX, LE JEUNE PRODUCTEUR RENNAIS, DOUCHKA. UNE EXPÉRIENCE MARQUANTE DONT LES EFFETS ÉNERGISANTS SUR SA CARRIÈRE SE PROLONGENT JUSQU'À AUJOURD'HUI.

DOU
CHKA



Quand Douchka, vingt trois ans, vient nous ouvrir les portes du RedBull Studio en plein cœur du Sentier parisien, on a l'impression qu'il vient juste d'atterrir de la RBMA Tokyo, or il est rentré depuis plusieurs semaines déjà. Des lumières pleines les yeux, le débit pitché à +4 comme pressé de témoigner de ce qu'il a vécu, le jeune breton est sur place pour peaufiner et mixer des morceaux composés lors de son séjour en Asie. Les « académiciens » ne sont en effet pas laissés dans la nature après leur participation comme nous l'explique Guillaume Sorge, studio manager du RedBull Studio parisien : "Les participants français (Lafawndah, Douchka, Felix et La Mverte) ont un accès privilégié au studio parisien et peuvent jouer sur des plateaux RBMA dans des clubs ou les festivals dont nous sommes partenaires : Villette Sonique, Nuits Sonores, Marsatac, Sonar... Plus généralement, nous suivons l'évolution de leur carrière et sommes disposés pour aider si besoin".

Il y a un an de cela, Thomas Lucas élaborait patiemment ses tracks sur son laptop en même temps qu'il poursuivait une formation aux Beaux Arts de Rennes. Depuis quelques temps, après des débuts en tant que Dj, ce passionné de musique et de vinyles s'essayait à la production. Des efforts couronnés par un premier Lp de dix titres, "Yuv'In", un corpus qu'il décide de proposer comme objet de candidature à la RBMA. "En plus d'une copie de tes travaux, il y a un dossier à remplir. Trente pages quand même ! Ça m'a pris plusieurs jours avant de le compléter entièrement. Fallait voir certaines questions : dessiner son rapport à la musique et au monde... Vos beaux parents viennent dîner : qu'est-ce que vous faites à manger ? Quelle musique passez-vous ?... C'était déstabilisant". Sur les quelques 6000 candidatures envoyées pour la RBMA nipponne, seulement 60 ont fait l'objet d'une réponse positive et l'un de ces précieux mails de confirmation était destiné à la boîte de réception de Thomas.

Une fois l'euphorie de l'annonce passée et le forfait texto explosé, le jeune producteur redescend et de son propre aveu, commence à se poser des questions sur sa légitimité à participer à ce rendez-vous : « Est-ce que je vais être à la hauteur, moi qui n'ai jamais vraiment travaillé dans de vrais studios ? ». La frénésie de son emploi du temps tokyoïte a rapidement balayé ses craintes : "On était basé à Shibuya, en plein cœur du Tokyo qui vibre mais je n'ai rien vu de la ville ou presque (rires). Les journées étaient hyper remplies, deux conférences quotidiennes avec des grosses pointures (Benjamin Wright - arrangeur pour Michael Jackson, le beatmaker et rappeur Marley Marl, le producteur techno Ritchie Hawtin...), puis tu enchaînes avec beaucoup de studio, tu files en concert, on t'emmène en club puis au milieu de la nuit, comme tu n'as pas envie de t'arrêter là, tu retournes au studio jusqu'au petit matin... Il m'est arrivé deux fois d'y dormir pour terminer des tracks qui allaient partir en mastering le lendemain matin.

Avec cet emploi du temps de ministre de la musique électronique, Thomas a tout de même réussi à compiler sur place cinq morceaux dont l'un figure sur la compilation gratuite éditée par la marque. "Les autres sont dans mon ordinateur mais je sens que j'ai besoin de passer encore du temps en studio pour trouver un son propre, que ça me corresponde.

Hors de question de lever le pied depuis son retour, bien au contraire, le jeune rennais a même pris une grande décision dans la poursuite de sa carrière : "J'ai stoppé mes études suite à la RBMA et je cherche à vivre de ma musique. Je suis dorénavant plus exigeant : fini les envois de démos comme des bouteilles à la mer. Je suis devenu maniaque jusqu'à réaliser dix ou quinze versions d'un même morceau, pour aller au plus loin dans la recherche de mon propre son. J'ai maintenant un vrai coin chez moi, avec du matériel et c'est mon bureau. Je me donne des horaires tous les jours et je m'y astreins. Depuis que je suis rentré de Tokyo, j'ai fait une dizaine de nouveaux tracks". Depuis notre rencontre début janvier, Douchka s'est produit à Strasbourg aux côtés d'un des pères fondateurs de la techno de Detroit, Juan Atkins et on a aussi pu le voir au rendez-vous parisien du Future Festival, avec les beatmakers de la Fine Equipe entre autres, les choses avancent bien pour lui.

N'essayez pas de les découvrir sur son profil soundcloud, l'intéressé n'est pas du genre à y poster de façon frénétique. Faire partie de la génération digital native n'entraîne pas obligatoirement le besoin de partage compulsif chez lui. Il reconnaît au contraire les vertus du « less is more » : "Je ne suis pas tenté par le fait de devoir poster des morceaux à un intervalle précis. Pas mal de producteurs font ça et je trouve que ça inonde soundcloud. Trop souvent, passé le processus créatif de ton morceau, tu te poses pour réécouter ton morceau et tu te dis que tu ne l'aimes pas."

Une démarche qui va de pair avec sa façon d'aborder la composition. A Vingt trois ans, le jeune producteur aime prendre le temps nécessaire pour s'inspirer et tenter de nouvelles choses, en utilisant tous les moyens à sa portée, analogiques comme digitaux. Pour lui, rien de plus naturel que de fusionner les mélodies de son clavier Intercontinental 7 à toute une série de VST et ainsi composer sa "Supersonic Harmonic Bass music" comme l'a estampillé l'un de ses intervenants à la RBMA, "une Bass music, electro, pas très rapide ni trop lente" selon ses propres mots. "Je ne sais pas vraiment ce que ça représente mais une chose est sûre, la mélodie est très importante dans mon processus de création, c'est ce que je travaille en premier. J'aime chercher ce côté épique. Je suis prêt à y placer des violons et des trompettes, de gros cors même ! J'adore aussi bricoler mes propres samples : l'autre jour, j'étais en train d'éclater de la glace contre ma table pour obtenir une snare, une caisse claire. Ça part d'un truc organique que j'ai ensuite modifié pour obtenir un son unique. Mon but est de faire une musique futuriste, d'aller dans la différence. Je ne vois pas l'intérêt de produire une musique qui a déjà existé.

L'année prochaine, la RBMA se tiendra à Paris et même s'il est encore beaucoup trop tôt pour connaître le nom des intervenants, une chose est certaine : on devrait y croiser Douchka, quelque part dans les couloirs, prêt à partager son expérience, de l'autre côté cette fois-ci.

<http://apply.redbullmusicacademy.com>
<https://soundcloud.com/douchka>
<http://douchka.bandcamp.com>



MALGRÉ SON INTÉRÊT POUR LE MYSTICISME ET L'OBSCURITÉ, LOAN TEL UN PHÉNIX A SU SE RENOUVELER TOUT EN ÉLARGISSANT SA DISCOGRAPHIE DÉBUTÉE IL Y A DÉJÀ QUINZE ANS. ELLE CONTINUE SON ASCENSION AVEC "IN SPACE TIME", SON SECOND ALBUM À SORTIR PROCHAINEMENT SUR IOT RECORDS. BEATS LOURDS ET BASS MUSIC FUSIONNENT AVEC DES MCS ANGLAIS OU AMÉRICAINS. DÉCIDÉE À NOUS DONNER LE VERTIGE, ELLE RÉALISE AVEC LE SOUTIEN DE KAORI ITO, "QUAGMA", UN COURT-MÉTRAGE QUI MET EN IMAGE SON TRAVAIL ET LA DANSE HIP-HOP DU RAF CREW.

Comment as-tu commencé le beatmaking ?

Je vis, mange, bois et respire avec de la musique électronique dans ma tête, mon casque, mes enceintes. Je vais assidûment dans des raves-party, littéralement hypnotisée par cette musique. Son côté tribal résonne clairement avec mon enfance en Côte d'Ivoire. Danser. Danser. Ressentir cette énergie nous envahir jusqu'à altérer nos propres perceptions et expérimenter l'état de grâce de la transe... C'est cet aspect fondamental qui m'inspire encore aujourd'hui dans ma recherche artistique. Le côté voodoo en quelque sorte. Je me retrouve face à une Roland R8 MK II, une boîte à rythmes monstrueuse avec laquelle tu peux faire des lives entiers, uniquement avec ça et quelques pédales d'effets. Après il y a eu un Amiga, une Bass Station, puis un Korg Ms20, sans compter les jouets qu'on me prêtait ! J'ai jamais pu décrocher et ça fait presque vingt ans que ça dure.

Achètes-tu des vinyles et fais-tu des Dj sets ?

Bien entendu que j'achète des vinyles ! C'est la seule chose que je collectionne. J'en achète depuis que j'ai 15 ans et à chaque fois qu'un nouveau vient compléter ma collection, je l'accueille, je le scrute, j'admire la pochette, je le touche, je le sens, et puis, je l'écoute... cette rondeur... ce craquement... C'est un rapport quasiment charnel en fait. Alors oui, j'aime les vinyles et en acheter, c'est aussi supporter les labels indépendants et les artistes que l'on aime. Cela dit, je joue mes vinyles à la maison, chez des amis, pour le plaisir mais je ne suis certainement pas Dj. Je n'imagine pas une seconde faire autre chose que du live. Cela me correspond davantage : j'aime ce voyage intérieur, cette nécessaire introspection, ce langage de mon imagination que je peux explorer.

Peux-tu nous parler de ton processus de production, quelles machines utilises-tu ?

Je n'ai pas de réelles méthodes habituelles de travail. Les façons d'aborder le processus de production sont multiples et dépendent de plusieurs critères. Je fais surtout comme je le sens. L'intuition, le feeling, la sincérité, c'est toujours le meilleur choix. J'ai le studio le plus basique au monde, absolument rien qui ne fait rêver. J'utilise un laptop, la même carte son RME depuis 15 ans, quelques controllers Midi Novation basiques, un clavier Midi, Ableton Live et la Komplete de Native.

J'ai de bonnes écoute studio (Divatch), un fidèle casque, repère depuis des années, et mes oreilles. Je passe beaucoup de temps à travailler le son, l'espace, la profondeur, les textures, le grain... Et l'ultime touche finale, c'est Dume (Otisto23, ndlr) qui l'apporte en studio. Son travail en mix est d'une précision chirurgicale et sa façon d'aborder mon son est parfaitement juste.

Étymologiquement, ton prénom signifie notamment lumière pourtant, autant ta nouvelle pochette de « In Space Time » que tes nouvelles photos sont bien sombres. Peux-tu nous éclairer ?

J'ai eu un vrai coup de cœur pour le travail de Charlotte Cochelin, l'artiste qui a créé cette pochette. Elle correspond à l'identité que je m'étais imaginé pour ce projet : la réalité altérée, les autres dimensions, l'au-delà, la science fiction. C'est le reflet d'une quête initiatique vers une intériorité complexe qui demande de prendre des voies inhabituelles. Ces différents niveaux de réalité oscillent entre le thème des mondes parallèles et des représentations mystico-ésotériques de l'univers dans les autres cycles. J'aime ma solitude, pour pouvoir rêver, fermer les yeux, imaginer des mondes. J'aime ce qui est mystique, irréel et sombre, ce qui est profond à en donner le vertige. Je vais naturellement vers l'obscurité, car j'y ressens un certain confort. Les photos qui ont servi de base pour la création visuelle ont été faites par Pierre Denaes, un ami photographe qui a su capturer ce côté sombre et illustrer ce que je recherchais. "Lumière" est la signification celte de "Loan" mais ce prénom vient de mes origines vietnamiennes qui signifie le phénix. Enfant, j'ai été éduquée de manière à être discrète, observatrice et alerte. Si j'avais pu avoir un super pouvoir, j'aurais sans doute choisi l'invisibilité.

Des sorties typées dubstep, grime avec des guests vocaux étrangers, est un phénomène relativement rare en France. Quel est le mystérieux insecte qui t'a piqué ?

J'ai toujours aimé le hip-hop, particulièrement UK et US. Public Enemy a bercé ma toute jeune adolescence. Quand j'ai découvert leur son je quittais la douceur de l'enfance, et commençait à entrevoir le monde des adultes. J'avais onze ou douze ans. Ce son, ce grain, ces sirènes qui annonçaient l'apocalypse, j'étais terrorisée et j'adorais ça ! Je découvrais mon goût pour le bizarre, le sombre, le déviant et l'énergie de la révolte...

Cela fait plusieurs années que tu te rapproches des danses hip-hop et vice versa, les musiques électroniques, notamment le dubstep sont de plus en plus sollicités par les chorégraphes. Quel a été le déclencheur et comment s'est passée la rencontre avec le RAF Crew ?

Je compose une musique assez "étrange" et je me suis souvent demandé comment je pouvais faire écouter ma propre perception de ma musique. Je peux l'enregistrer en disque, la jouer devant le public, mais là, avec la danse, je vois cette musique en totale liberté. Et tout devient extraordinaire parce que les danseurs avec qui j'ai la chance de travailler sont extraordinaires ! Le RAF Crew, c'est un groupe de danseurs qui a marqué au fer rouge la culture de la danse hip-hop, non seulement en France et dans le monde entier. J'ai regardé en boucle toutes leurs vidéos. La richesse de leurs styles, leur talent insolent, l'énergie qu'ils renvoient, les valeurs qu'ils transmettent, forcément, ça m'a interpellé, puis on s'est rencontrés. Le contact est super bien passé, une relation de confiance et de fraternité s'est rapidement installée. Connaissant leur travail, j'imagine et je dessine un univers qui me semble leur correspondre. La musique, l'image, la scénographie, l'histoire... C'est comme inventer un monde éphémère, qui nous laisserait le temps et la liberté de se rencontrer et créer. Le but n'est pas la démonstration de ce qu'on sait faire, mais plutôt de montrer la somme de qui nous sommes, de conjuguer les deux. Cette collaboration, cette rencontre, c'est une merveilleuse expérience, un bel échange humain, du partage, beaucoup de respect, et de la générosité.

Est-il possible d'en connaître un peu plus sur "Quagma", ce projet vidéo non visualisable au moment où nous faisons cet interview ?

Quagma est né dans une période où je me questionnais beaucoup sur le rapport entre la musique et la danse. J'ai alors imaginé une histoire qui pourrait illustrer toutes ces réflexions. Je précise que je n'apporte aucune réponse, c'est juste un témoignage et une façon pour moi d'exprimer ce qui me touche. J'avais en tête depuis des années de monter un projet avec Kaori Ito, une danseuse contemporaine absolument incroyable, qui a une approche de la danse très animale et brute, avec une sensibilité et une sensualité vertigineuse. L'idée était de proposer une création où se confrontent et se rencontrent les danses hip-hop du RAF Crew et celle de Kaori Ito. J'ai donc écrit ce projet, j'ai composé la musique en pensant aux images que j'imaginai déjà, et avec l'aide de Jeremy Frey, réalisateur au talent incroyable mais avant tout mon cousin, nous nous sommes lancés dans cette aventure.

Pourquoi seulement huit titres, est-ce parce que la durée correspond au projet de court métrage "Quagma" qui est lié ?

Mon premier album, "Grigri Breakers", c'est dix sept titres choisis au milieu d'une trentaine, 5 ans de travail avant de le sortir. Je n'avais pas envie de m'embarquer dans un autre album-fluve. Autant dans "Grigri Breakers", je racontais plusieurs histoires, autant avec celui-ci, il ne devait y en avoir qu'une seule. Avec le label I.O.T, il était évident que ce projet d'album devait voir le jour sur vinyle. Aymeric, le big boss, est également un inconditionnel défenseur et amoureux de ce support. Afin de garder une certaine dynamique dans le son pour le vinyle, je m'étais fixé quatre titres par face comme contrainte. La création vidéo avec la danse et la production des featurings vocaux s'est faite en parallèle. Trois titres de l'album illustrent le court-métrage, les autres titres sont essentiellement des featurings (Juice Aleem, Antipop, Bang On, Clozee, G. Perret). Quant au dernier titre, c'est un hommage à un grand artiste qui nous a quitté récemment, et qui devait participer à ce projet : The Space Ape. La musique nous avait lié, il était très important pour moi de lui dire au revoir et de lui souhaiter bonne route de cette façon.

Finalement ton second album, est un peu la suite logique de "Grigri Breakers" mais tu es éclectique dans les genres musicaux que tu produis. En 2014, tu as sorti l'EP "Akaname" plus orienté house-techno. Apparemment tu ne désires pas être étiquetée ?

Quand je me lance dans l'écriture d'un album, c'est très personnel et centré sur ce que je suis essentiellement. Ces deux albums sont le reflet de la personne que j'ai été et que je suis encore aujourd'hui. Donc oui, ils se ressemblent certainement. Par contre, j'ai toujours fait plusieurs styles de musique différents, particulièrement en live où je me donne une totale liberté pour aller explorer tout ce que j'aime, la techno, le dub, la bass music, la house, etc. Quand on me propose un EP, c'est l'heure de la récré. Pas de cadre, pas d'histoire à raconter, pas de thème à respecter, j'envoie tout ça en l'air et je me donne toutes les libertés. C'est l'occasion de faire des prod que je ne fais pas habituellement et aussi de montrer une autre facette de moi. Le style change, mais la couleur, l'univers, sont toujours les mêmes.

Tu es toujours bien entourée, Otisto23, Pushy!, Rimshot... J'ai l'impression que la scène hardcore et l'esprit des teufeurs issu des free party ne semblent pas bien loin ?

Là, on parle de ma famille, mes potes, et surtout mon homme. Compagnon de route et de studio (real/ingé-son et producteur), Otisto23 me soutient, m'épaulé, me conseille, m'enseigne... Il connaît parfaitement ma musique, sait comment la sublimer, et la faire sonner comme je l'imagine. C'est une réelle chance de pouvoir travailler ensemble, faire du son, et partager toutes ces aventures. Quant à la scène hardcore ou les free parties, ça fait plus de dix ans que je n'y ai pas mis les pieds et que je ne sors plus de disques hardtechno.

Oui, je viens de la scène "underground". Quand j'étais jeune, j'aimais bien ce qui était dur, bien rapide. J'avais 17/23 ans, le match parfait en fait ? Mais j'aimais aussi l'électro de Dopler Effect, la techno du label Sativae Records, l'acid house de Bonsai Records... Dans les années 90, on entendait de tout en soirée. Grâce à cette ouverture, j'ai toujours été très éclectique dans mes goûts et donc mes productions.

"Les fêtes telles que je les ai connues à la fin des années 90, c'est fini."

Justement avec du recul, que reste-t-il des années free party, as-tu un regret, quelque chose que tu aurais aimé faire autrement ?

Pour moi, rien n'a changé, tout a simplement évolué avec ma vie, mes expériences. Cette époque, c'est à la fois loin mais présent à chaque instant en moi. Que reste-t-il des free parties aujourd'hui ? Mais c'est quoi une free party de nos jours ? Une fête libre et gratuite ? Une soirée où on joue de la hardtek et du "frenchcore" ? Les fêtes telles que je les ai connues à la fin des années 90/début 2000, c'est fini. Les années passent, les modes changent, les énergies circulent. Certains partent explorer d'autres horizons, d'autres débarquent et découvrent ce monde. Mais cela ne veut pas dire que ce qu'il s'y passe aujourd'hui est moins bien. C'est différent. Et je suis différente aussi. De ce passé, la seule chose qu'il reste que je peux affirmer, c'est moi, ce que je suis devenue, mes amis, ma grande famille de cœur, le label I.O.T avec qui je collabore depuis plus de dix ans, et qui représente un soutien infaillible. L'expérience, les souvenirs merveilleux, les désillusions, les échecs, la rage, l'obstination, je n'ai aucun regret. Le futur sera toujours aussi tumultueux et passionnant.

Dans le milieu où tu gravites, si je ne m'abuse encore à prédominance masculine, en quoi le masculin détient sur le féminin et réciproquement ?

Le rapport masculin/féminin (silence). C'est très délicat pour moi de répondre à cette question. Ma parade durant de longues années fut de faire l'autruche pour que cela m'affecte le moins possible. J'ai bien évidemment conscience des préjugés, us et coutumes déviants vis à vis de la gente féminine. Il suffit juste de regarder le pourcentage d'artistes électro féminines programmées sur des soirées ou festivals. Pourquoi, quelles sont les causes ? C'est l'éternel débat... Pour se faire respecter, une artiste féminine doit être irréprochable. Et avoir absolument toutes les qualités. Inspirée, créative, douée techniquement, pas trop extravertie, mais marrante quand même sinon on dit que tu te la racontes, et enfin, la cerise sur le gâteau : charmante, mais pas trop, sinon on va penser que tu t'es fait ta place grâce à ça. Ce sujet me peine et me révolte car ça me ramène tout simplement à ma condition de femme, dans une société dominée par les hommes et là, mon poulx commence à accélérer !

Pour finir, bientôt la sortie de "In Space Time" ! Vidéo, danseurs, live machine, que nous prépares-tu ?

Depuis le début de cette aventure, tout est allé très vite et de façon vraiment intense ! Je me suis retrouvée embarquée dans un train qui filait à toute vitesse où tout s'enchaînait toujours d'une justesse extrême. Ce projet d'album, le court-métrage, c'est l'histoire de rencontres, d'échanges artistiques, d'énergies folles, de générosité et d'entraide. Il fallait que la scène, le projet live soit l'aboutissement, l'épilogue de cette expérience humaine. Pour la partie musicale, trois personnes constituent le noyau dur : Juice Aleem au chant, Otisto23 aux machines et clavier, et moi-même. L'idée, c'est d'inviter un musicien à se joindre à nous. Musicien qui est généralement batteur (Thomas Chignier), sans que cela nous empêche de flirter avec d'autres instrumentistes. Toutes ces personnes, ces énergies sur scène, t'obligent à construire des espaces libres à l'improvisation. Jouer à plusieurs, ça permet forcément d'explorer d'autres possibilités et de prendre plus de risques. Il y a parfois des accidents mais surtout, des moments imprévus où opère une certaine magie. C'est exactement à cet instant que la musique devient vraiment vivante, le voodoo time... Quant à l'aspect danse en live, même si l'idée me séduit, c'est une toute autre réflexion à avoir, il faut l'aborder comme une véritable création d'un spectacle. Avec ce que cela implique, du temps, des moyens humains, financiers, un autre réseau. Et honnêtement, je n'ai pas assez de temps pour tout faire. Je préfère composer pour la pièce d'un chorégraphe plutôt que de trimballer mes danseurs sur des petites scènes où on a déjà du mal à caler une batterie, deux set-up machines et un clavier. Le travail de visuel pour la scène consiste en l'intégration d'éléments de danse (je sample certaines séquences filmées) synchronisés avec les machines. Tout ceci est ensuite disséminé dans un écran d'images géométriques (je m'inspire beaucoup de la géométrie sacrée), évoquant un univers de fractales et d'illusions optiques. Complètement In Space Time quoi !



"In Space Time"
cover





VINGT ANS APRÈS LA SORTIE DE SON PREMIER VINYLE, RETOUR SUR LA TRAJECTOIRE DE DJ CAM, L'INITIATEUR EN FRANCE DE L'ABSTRACT HIP-HOP. BEATMAKER PRÉCURSEUR LE FRENCHY A UNE RÉPUTATION SOLIDE QUI, GRÂCE À SON HIP-HOP INSTRUMENTAL, L'A AMENÉ À MULTIPLIER LES SORTIES ET ENFLAMMER AUSSI BIEN LE PUBLIC AMÉRICAIN QUE JAPONAIS OU ENCORE RUSSE. SON PROCHAIN PROJET DISCOGRAPHIQUE EST ENCORE EN GESTATION AU MOMENT DE CET INTERVIEW, IL RESTE DONC SECRET SUR LE SUJET, CEPENDANT IL PROJETTE DE LE LANCER POUR LA FIN DU PRINTEMPS 2015.

Tu as débuté la musique par le piano puis la basse et batterie. Comment s'est produit le virage vers le hip-hop ?

Oui, en fait le piano me faisait chier, j'avais un mauvais professeur, après, influencé par la funk, j'ai fait de la batterie. Dennis Edwards est le premier truc que j'ai appris à jouer à la basse, notamment « Don't look any further » qui a été repris par Eric B & Rakim. J'étais trop jeune mais quand il y a eu la seconde vague Public Enemy, Eric B & Rakim, etc, j'ai pris une claque. Le premier concert de rap où je suis allé dans ma vie, c'était Ice T, fin des années 80. L'énergie m'a plus séduit que la pop ou que la variété française.

Tu as sorti ton premier disque il y a vingt ans. Es-tu toujours aussi séduit à l'écoute de « Underground Vibes » ?

En général, je ne suis pas trop fan de ma musique, je préfère toujours celle des autres. Cela dit, je trouve que ça n'a pas vieilli. Je pense que c'est un disque qui a marqué les gens parce que je continue à en vendre toujours, j'ai repressé je ne sais plus combien de fois. Pour l'époque, c'était précurseur !

Justement, au même titre que Dj Shadow aux Usa ou Krush au Japon tu es l'un voire le pionnier de l'abstract hip-hop ou trip-hop français au milieu des années 90. Déjà, existe-il une différence ? Puis, ce ou ces genres ne sont-ils pas vraiment (re)connus tout comme ton implication dans cette déviance hip-hop. N'est-ce pas frustrant ?

Je sais que j'ai inventé le terme abstract hip-hop car au dos de la pochette du premier single que j'ai fait avant mon premier album, en 1993 ou 1994, j'avais inscrit the new wave of abstract hiphop, puis ça a été repris. Trip-hop, c'était les journalistes anglais qui mélangeaient un peu tout, les Shadow, Massive Attack, Air, Tricky, c'était pareil alors qu'on faisait tous des choses différentes. Frustrant, non, même si en France ce n'est pas passé à la radio, ça a été énorme. J'en ai vendu aujourd'hui pas loin de 500 000 copies. Et puis ça m'a permis pour le second album d'être signé par Sony. J'en suis fier et j'ai bien gagné ma vie avec.

Dans tes compositions, quelles sont les parts de sampling et de programmation ?

Cela dépend des albums, il y en a où il y a zéro sampling, je fais appel à des musiciens donc tout est joué. Dans mon nouvel album à sortir en mai, il y a là aussi zéro sampling, tout a été joué ou programmé. Je suis assez versatile mais à la base je suis un gros sampleur, même si plus j'avance moins je sample. La base c'est la grosse boucle et les rythmiques.

Désormais tu collabores avec des musiciens, n'est-ce pas l'étape ultime pour un beatmaker ?

J'ai fait du solfège et ai donc joué de la musique avant de sampler mais je préfère déjà sampler. Certains ont un espèce de complexe parce qu'ils ne savent pas jouer de musique. Les programmeurs disaient que les lives machines n'étaient pas un live alors certains remplaçaient les machines par des musiciens. Tu fais de l'électro avec des machines, il faut rester avec ses machines en live. Je trouve que ça n'a jamais fonctionné ou presque de remplacer les machines par des musiciens. Après, c'est une question de goût.

Est-ce que ta façon de produire a changé depuis ses débuts ?

Je bosse toujours pareil. Au début, j'avais un Akai avec un cubase puis après je suis passé à la Mpc, Mpc3000 et là j'ai acheté la nouvelle Mpc, tu sais, tout dans un laptop. Après, je mixe tout dans un vrai studio. Ma façon de travailler n'a pas changé depuis 1995.

A quoi te sert ta pratique d'instruments acoustiques ?

Déjà, quand tu produis un morceau, tu constates que certaines choses ne vont pas fonctionner ensemble. Un kit de batterie ne va pas forcément aller avec une basse parce qu'il y a des histoires des fréquences. Tu progresses vite, ça te permet de gagner du temps et tes morceaux sont plus concis.

Comment procèdes-tu pour faire évoluer tes instrus surtout avec du sampling ?

Bonne question, je n'ai jamais pensé à ça mais ouais, il faut plusieurs boucles, développer un morceau dans un morceau. Je fais souvent une première partie puis une seconde partie et la première partie revient...

Tu as également produit de la house ? En quoi est-ce différent de produire des instrumentaux hip-hop ?

Aucune pour moi à part que tu as le pied sur tous les temps si non c'est la même façon de travailler.

Parmi ta dizaine d'albums, lequel est le plus emblématique, le plus réussi selon toi ?

J'ai sorti environ trois cent titres donc c'est dur de dire ça mais il y a deux albums qui sont vraiment spéciaux. Le premier, « Underground Vibes », puis vient « Soulshine » dans lequel tout a été joué par des musiciens. Voilà, ce sont les deux albums qui me tiennent vraiment à cœur. En fait, j'ai vendu plus de mon premier album avec lequel j'ai eu peu de couverture médiatique alors que le second « Substance » j'ai eu beaucoup de presse mais ai moins vendu. C'est super bizarre !

Achètes-tu encore des vinyles ? Si oui, tes trois derniers disques ?

J'achète que du vinyle même si j'ai des abonnements Spotify... donc streaming à fond. J'en ai acheté quatre cette semaine, des trucs très spéciaux, mais je ne me rappelle même pas les noms. Attends... il y a un mec qui s'appelle Moon B de Californie qui fait une espèce de funk à l'ancienne hyper bizarre, j'ai acheté un album d'un rappeur de Houston qui date de 1994, un album de beat de Shawn J Period et un maxi où il y a qu'un morceau sur une face, d'un black de Détroit dont j'ai jamais entendu parler qui produit une espèce de funk hyper ralentie.

En quoi l'apparition du digital mix t'a servie pour tes Dj sets et prepares tes sets ?

Ouais, des fois je les prépare après je préfère ressentir la vibe puis m'adapter. Le digital mix, c'est génial, j'ai une sélection plus vaste, ça évite de te casser le dos, de se retrouver dans un endroit et de constater que ta sélection de vinyle n'est pas adaptée. Quand tu fais cinq fois le tour de la planète pour mixer tu es content d'avoir un Serato. Je suis plus un ambianqueur qu'un technicien, je n'ai jamais été très turntablism, les réedites en direct...

Tu es auteur, compositeur, producteur et Dj, quelle est la casquette que tu préfères ?

Je les aime toutes. J'aime gérer mon catalogue, on va dire que mon temps c'est 70% de business et 30% de musique. Finalement, peu de temps pour la création.

Aujourd'hui, les beatmakers français s'exportent de mieux en mieux. As-tu une explication à cette évolution ?

Non, je n'ai aucune explication !

Ce n'est pas quelque chose de nouveau pour toi ? Qu'est-ce que t'ont appris tes dates et autres collaborations outre-Manche ?

C'était réaliser un rêve, travailler avec des artistes dont j'étais fan et puis ça t'ouvre à un nouveau public. J'ai eu la chance d'avoir une licence avec Sony, ils ont donc investi beaucoup d'argent ce qui m'a permis de faire des choses non seulement aux États-Unis mais dans le monde entier et ainsi toucher beaucoup de gens, ce que je n'aurais pas pu faire en indé.

A la date où nous réalisons cet interview, le 23 janvier 2015, il y a le Namm à Los Angeles où tu séjournes régulièrement si je ne m'abuse. As-tu déjà été dans ce salon et si oui, qu'est-ce que tu y apprécies ou détestes ?

Je ne suis plus à L.A mais à Miami. C'est assez « plouc » le Namm. Les mecs qui font les démos ne sont pas tous jeunes et font des beats ringards. J'en garde tout de même un bon souvenir mais je ne suis pas trop matos. Keyboard magazine m'avait sollicité pour faire un sujet chez moi en studio, j'avais refusé mais j'avais été avec eux ! Cela dit, je n'arrive plus à me rappeler ce que j'y ai vu. Je me souviens d'un prototype d'une nouvelle Mpc mais voilà, ça ne m'a pas excité plus que ça.

Ne penses-tu pas que la majorité des beatmakers d'aujourd'hui sonnent trop J-Dilla ou Mad Lib ?

Si ! En même temps le mec était tellement fort, t'es un peu obligé de pomper quoi. Il y a eu un époque où l'on a copié Premier, Pete Rock, après le Wu-tang, Mob Deep. C'est un peu le dernier beatmaker qui a amené un son et donc le beatmaking à un autre niveau. Mad Lib était assez mortel mais ça restait assez classique, il n'a pas fait une révolution comme l'a fait Jay Dee. Au niveau des grooves, il a vraiment quelque chose de spécial : il a enlevé les pieds, il y avait le premier pied, les claps puis le dernier pied qui arrivait juste après, ce côté techno de Détroit qu'il a carrément amené dans le hip-hop. Il n'y a aucun beatmaker qui, depuis, a véritablement apporté quelque chose. Il y a Lex Luger dans le dirty south, ce qu'il fait maintenant n'est pas terrible mais il y a quatre ans, il a vraiment amené quelque chose. Il produit pour les mecs de Houston, après ce n'est pas Jay Dee.

“ Mon emplois du temps c'est 70% de business et 30% de musique.”

Que penses de la new beat scène, est-ce que ça te parle et n'est-ce pas une extension ou une suite logique de la multiplication des sorties d'albums instrumentaux de solo de beatmaker ?

Je ne sais pas ce que c'est ! Au soundcheck tout à l'heure, le Dj me faisait écouter des sons en me disant que c'était du new beat et pour moi ça n'en était pas. Il y a plein de nouveaux mecs dans la vaine de Kaytranada. Cependant, je pense que la trap musique est un genre à part.

Finalement, tu as très bien choisi le nom de ton label. Comment expliques-tu ta longévité dans la musique ? Y trouves-tu toujours autant de plaisir ?

Absolument, j'y trouve toujours autant de plaisir. La longévité je pense que c'est simplement bien travailler, un savoir-faire, de la qualité et surtout, respecter son public. Public, je l'aime !

Tes parents t'ont influencé grâce à leur amour pour le jazz et la musique classique, mais comment perçoivent-ils ton travail avec des machines ?

Après vingt ans, ma mère n'a toujours pas compris mais elle fait le bon Rp. C'est pas grave, elle est fan et vérifie à la Fnac si je suis bien dans les bacs.

J'ai entendu dire que tu étais propriétaire ou que tu avais des parts dans un établissement de nuit parisien, info ou intox ?

C'est de l'intox. Je n'achèterais jamais des parts dans un club, ça ne m'intéresse pas du tout.

Si il y avait quelque chose à refaire en plus de 20 ans de carrière, qu'est-ce que ce serait ?

Avec l'âge, j'ai compris que j'aurais peut-être du faire cinq ou six fois le même disque que le premier, tu vois, en un peu différent. Moins me remettre en question à chaque album. Les gens ont souvent envie de réécouter le même disque que celui qu'ils ont aimé auparavant.

Tu es un homme accompli, je crois même que tu réalises les pochettes de tes disques ?

Oui, je fais mes pochettes, mes photos. Pendant des années, j'ai eu une boîte de graphiste avec Scott Manetta avec qui j'ai fait beaucoup de choses. Je prenais quelqu'un mais désormais je fais tous chez moi sur pixelmator puis j'envoie à un mec pour mettre le tout au bon gabarit. L'aspect technique me fait clairement chier.

Tes projets pour 2015, enfin une musique de film ?

Exactement, ça sort au mois de mai mais je n'en dirais pas plus pour le moment à part que j'en suis très heureux.

THOMAS BLOCH



“Le duo Daft Punk possède une ascendance riche. Ainsi le propre père de Thomas Bangalter a bien connu certains tenants du répertoire électro-acoustique.”

SPÉCIALISTE INTERNATIONAL DU CRISTAL BASCHET ET DES ONDES MARTENOT, THOMAS BLOCH MULTIPLIE LES EXPÉRIENCES MUSICALES. REMARQUÉ AUPRÈS DE TOM WAITS, RADIOHEAD OU DAFT PUNK, L'INTERPRÈTE ÉVOQUE CES DIFFÉRENTES COLLABORATIONS ET LES PARTICULARITÉS PROPRES À CES INSTRUMENTS. UNE CARRIÈRE MUSICALE SINGULIÈRE, RÉCEMMENT ILLUSTRÉE PAR UNE RELECTURE DE LA FILMOGRAPHIE DE DAVID LYNCH.

Quel a été votre premier contact avec les ondes Martenot ?

Plus jeune j'ai entendu une pièce pour ce type d'instrument à la radio. Les sonorités semblaient venir d'ailleurs. C'était comme irréel. Ça m'a tout de suite fasciné. Après une formation initiale de pianiste au conservatoire de Strasbourg, je me suis rapidement destiné à ce clavier. C'est l'un des premiers instruments électriques, conçu par Maurice Martenot en 1919. Sa sonorité préfigure les synthétiseurs.

Quels sont les caractéristiques de ce type d'instrument ?

Pour les ondes Martenot, le clavier est directement relié à un système d'amplification doté de cymbales. Cela offre une vibration inédite. Idem pour le glassharmonica. Cet instrument diffuse un son particulièrement éthéré. Plus récent, le cristal Baschet requiert une pratique inédite puisqu'il se joue les mains mouillées. S'il fallait résumer, de manière sommaire, le rendu je le comparerais au frottement des doigts sur un verre de cristal.

A l'heure du tout numérique ces instruments semblent de plus en plus demandés...

Effectivement il existe aujourd'hui un tas de passerelles et pas qu'au sein du répertoire classique. Les ondes Martenot ou le cristal Baschet dégagent des climats denses qui permettent aux musiciens d'habiller les titres grâce à des arrangements originaux. C'est le cas de productions au fort caractère théâtral comme celles de Tom Waits. J'ai travaillé à son contact avec l'album "The Black Rider". C'est la bande son d'une pièce du metteur en scène Robert Wilson. Idem pour le travail effectué avec Arthur H au sein de sa formation le Bachibouzouk Band.

Alors qu'en France on aime les étiquettes, n'est-ce pas difficile de conjuguer différentes cultures musicales ?

En fait je ne me pose pas la question. C'est affaire d'inspiration. A titre indicatif et pour faire le lien j'ai remarqué que pas mal de rythmiciens apprécient le cristal Baschet. Cela peut sembler surprenant tant cet instrument n'a pas l'attaque d'une percussion ou de cordes. Après c'est une histoire d'ouverture d'esprit. C'est clair qu'outre-Manche le développement musical s'exprime librement.

Comment s'est effectuée la rencontre avec Radiohead ?

J'ai rencontré la formation anglaise après la sortie de Kid A et d'Amnesiac, son dypytique aux influences ambiantes. J'ai surtout œuvré au contact de Jonny Greenwood. C'est lui le compositeur du groupe. De par sa formation classique, il possède une grande liberté d'action. De cette production, je garde le souvenir d'un travail professionnel, extrêmement concis. Tout était calé. Avec Radiohead, j'ai surtout interprété des titres live, des commandes pour la télé comme sur Canal+.

On vous entend également au sein du dernier album de Daft Punk...

Oui. Je connais Thomas Bangalter depuis quelques temps. On avait travaillé ensemble pour la bande originale d'Enter The Void, le film de Gaspard Noé. La collaboration s'était bien passée. Et lorsqu'il a eu besoin de mes services avec Daft Punk j'ai répondu présent... et sans casque (rires). Le duo est particulièrement curieux. Et il possède une ascendance riche. Ainsi le propre père de Thomas a bien connu certains tenants du répertoire électro-acoustique. Ceci expliquant peut être cela.

Pouvez-vous nous commenter cette photo où on vous aperçoit aux côtés de Jarvis Cocker de Pulp et du réalisateur Michel Gondry ?

Vous avez retrouvé une photo de nous trois ? Ça doit être un cliché extrait d'une session organisée pour les jeux olympiques de Londres en 2012. J'avais contribué à la bande son d'une publicité concernant l'Eurostar. C'est un bon souvenir. Michel Gondry, le concepteur du clip, est à la batterie. Cette séquence est pleine de malice. On retrouve ainsi Jarvis mais aussi Arno, en featuring, au fil de cette vidéo.

A propos d'images, comment s'est déroulée la réorchestration des films de David Lynch ?

C'était une expérience passionnante. Baptisée In Dreams : David Lynch Revisited, cette création a été donnée l'an dernier au Barbican Center de Londres. C'est un hommage qui a réuni de nombreux musiciens ou groupes (comme Mick Harvey des Bad Seeds, le groupe de Nick Cave ou les new-yorkaises de Cibo Matto ; Ndlr) autour du songbook de David Lynch. Ce spectacle a reçu un excellent accueil et trouvera son prolongement en 2015 avec une tournée qui passera notamment par l'Australie.



PREMIÈRE SIGNATURE D'UN ALBUM D'ARTISTE ACTUEL CHEZ SOUNDWAY RECORDS LE BEATMAKER PORTUGAIS BATIDA N'A DE CESSÉ DE SE FAIRE REMARQUER. SES DEUX ALBUMS PRINCIPALEMENT COMPOSÉS À BASE DE SAMPLE QU'IL PIOCHE AUSSI BIEN DANS LA MUSIQUE ANGOLAISE QUE LE KUDURO, L'AFROBEAT OU ENCORE THE CLASH, EST RESTITUÉE SUR SCÈNE GRÂCE À SON JERRICAN D'ESSENCE. TOUT AUTANT SURPRENANT BATIDA, ACCOMPAGNÉ D'UN DANSEUR, A ÉTÉ CHOISI POUR FAIRE LES PREMIÈRES PARTIES DE STROMAE. ENTRETIEN JUSTE AVANT SON CONCERT AU MUSIKHALL DE RENNES.

Comment s'est faite la rencontre avec ton label Soundway records ?

La première fois, je ne les ai pas rencontrés en fait. J'ai reçu un email car ma musique les avait intéressés. Ça tombait bien, je cherchais un label et j'étais moi-même un fan de leur catalogue. Je leur ai tout de même demandé s'il savait que j'étais un jeune artiste car ils font beaucoup de rééditions. Ils m'ont alors annoncé qu'ils cherchaient un album d'artiste pour célébrer les dix ans de leur structure et que j'étais le premier artiste qu'ils contactaient. Mon premier album était déjà sorti au Portugal et en Angola puis, pendant un an, j'ai privilégié la primauté de mes nouveaux morceaux à des blogs et labels indés et il faut croire qu'ils m'ont trouvé de cette manière et que ça leur a plu.

Tout est allé très vite pour toi. Comment en es-tu arrivé à faire la première partie de Stromae ?

Je travaille avec l'agence 2 for the road events, basée à Londres et qui s'avère être aussi celle de Stromae. Il leur a dit qu'il aimait bien ma musique et leur a demandé de voir si j'étais Ok pour réaliser des dates avec lui en première partie. Je ne connaissais pas grand chose de lui si ce n'est son guitariste et ses clips vidéos mais j'accrochais avec sa créativité musicale et artistique en général.

Est-ce que tu penses que la musique renferme forcément un engagement politique ?

La musique revêt différentes réalités en fonction de celui qui la compose. Elle peut être fonctionnelle, habiller un lieu comme un aéroport ou un ascenseur. Pour d'autres, c'est le moyen de vendre un produit... Mais bien sûr qu'elle peut avoir des fins politiques. Pour moi, c'est plus une question de liberté, une liberté de création qui me ressemble. Je ne suis pas particulièrement à la recherche d'une étiquette d'artiste politique même si en tant que citoyen, j'ai mon mot à dire. Le contexte, que ce soit au Portugal ou en Angola, m'influence forcément quelque part.

Quel est ton souvenir musical le plus fort de ton enfance ?

J'ai grandi dans la banlieue de Lisbonne avec plein de gamins qui venaient du Mozambique, d'Angola ou du Cap Vert donc ce n'était pas vraiment une enfance très européenne mais plutôt une sorte de nouveau Lisbonne où tout le monde, dont ma famille, parlait d'un ailleurs, de sa musique, du climat, des gens... Donc j'ai grandi à Lisbonne mais avec tous ces lieux dont j'entendais parler sans les connaître. Tout le monde parlait de Luanda comme de la prochaine grande ville en Afrique avec une scène musicale incroyable mais la guerre civile a tout mis entre parenthèse pendant une trentaine d'années.

Comment se complètent tes origines africaines et européennes dans ta musique ?

Je connais surtout la scène congolaise des années 60 et 70, la rumba, la samba, la guitare électrique... Tout cet âge d'or, je l'ai découvert grâce aux disques de mes parents. Je n'y ai jamais mis les pieds. Mais je retourne en Angola aussi souvent que possible. J'y ai des amis, je me procure des disques, je compose avec des musiciens du cru. On se tient au courant via Facebook ou Soundcloud car internet commence à y être bien installé. Il y a dix ans, il était impossible de trouver un producteur angolais en ligne... Internet a beaucoup facilité les choses depuis.

Quelle est la réalité de la scène hip hop et beatmaking en Angola ?

A Luanda, dans toutes les maisons dans lesquelles je me suis rendu, tu n'as peut-être pas encore l'eau courante mais tu as un Pentium 3 avec une version basique de Fruity Loops ! Et les mecs te sortent des productions de malade avec ça. Tout le monde peut être producteur et avec internet ils peuvent se faire connaître. Fruity Loops était super populaire début 2000, c'était le Facebook de l'époque niveau popularité. Dans une mégapole de cinq millions d'habitants, construite pour en accueillir 500 000, la musique en ligne à Luanda est le moyen privilégié pour les producteurs, les MCs ou les danseurs de se présenter, de se faire connaître et avec la concurrence, tout le monde tire vers des prestations toujours plus folles.

Buraka Som Sistema ou Major Lazer (Diplo) ont popularisé le kuduro au-delà des frontières africaines. Était-ce selon toi une juste une mode ou bien d'autres types de musiques africaines peuvent-ils encore émerger ?

Le kuduro fait pour moi complètement partie de l'ADN musical global à présent. On retrouve des traces de cette rythmique dans pas mal de productions récentes. Et l'évolution probable sera de le mélanger à d'autres genres musicaux, de réaliser des crossovers, comme avec la house par exemple. Il y aura peut-être un « Walk this way » qui popularisera encore plus loin cette musique ! À l'image de ce qui se passe en Afrique du Sud et toutes les variations de house qui y existent, c'est très intéressant et de là, d'autres styles naîtront, c'est certain.

Peux-tu nous en dire plus sur ton jerrican d'essence présent sur tes pochettes mais aussi avec toi sur scène ?

C'est très simple en fait. J'ai juste pris un Midi fighter (Dj TechTools), ce pad fabriqué avec des boutons de jeu d'arcade. Je l'ai démonté et assemblé à ce jerrican et je trouve qu'il reflète ma façon d'être. Finalement, ce n'est qu'un petit contrôleur Midi. Mais comme j'aime donner ma petite touche aux choses, plutôt que d'exhiber ces petits accessoires modernes, je l'ai associé à deux jerricans (cf. la pochette de mon dernier album « Dois », ci-contre) et ils me représentent bien.

“ Je trouve ça plus fun et plus « challenging » de travailler de façon collaborative plutôt que seul. ”



Finalement, Batida est-il un projet solo ou collaboratif car tu as sur tes deux albums pas mal d'invités ?

Pour le moment, je trouve ça plus fun et plus « challenging » de travailler de façon collaborative plutôt que seul. Tout le monde travaille à partir d'influences donc finalement, personne ne travaille comme un génie dans son coin. Et comme je viens de la radio, j'ai pris l'habitude de chercher de nouveaux talents. Je fais ma musique comme je conduisais mes émissions, à l'affût de nouvelles influences, sonorités ou personnalités. Certaines de mes productions ont toutefois été réalisées personnellement comme Alegria ou Pobre Rico.

As-tu déjà une idée de ce à quoi ressemblera ton prochain album ?

Je n'en sais rien vraiment pour le moment... Entre ma tournée en première partie de Stromae et une prochaine collaboration avec un groupe en février 2015, je ne sais pas quelles seront les conséquences de tout cela sur mon futur. Soit je partirai sur quelque chose de complètement différent, soit toutes ces nouvelles expériences me feront revenir à mes débuts, à refaire du kuduro dans mon coin. Qui sait ?



JANKO NILO VIC



A L'OCCASION DE LA RÉÉDITION CHEZ UNDERDOGS RECORDS DE TROIS ALBUMS LÉGENDAIRES DE LIBRARY MUSIC, NOUS AVONS CROISÉ LES INTERVIEWS ET LES ÉPOQUES AFIN DE REMONTER LE TEMPS POUR MIEUX LE PERDRE EN COMPAGNIE DE JANKO NILOVIC ET MAXIME PÉRON.

Votre tout premier souvenir musical ?

Istanbul. 1956. J'avais 15 ans et je découvrais le rock et le blues, Fats Domino. On a donné un petit concert, parce que mon père travaillait à l'ambassade de France et on a joué tous les airs de Fats Domino d'Elvis Presley. À côté de ça, je faisais des études de piano classique. C'est de là, je pense, que vient mon côté éclectique.

Donc vous aviez déjà une formation classique, et l'influence paternelle...

Mon père ne jouait pas comme un musicien classique. Il s'installait comme ça, comme un vrai monténégrin des montagnes. Il prenait sa kusla, un instrument traditionnel monocorde, et il chantait. Un peu comme le faisaient les indiens. C'était un berger au départ.

Y a-t-il d'autres sources d'influences que la musique anglo-saxonne ?

Oui bien sûr, les musiques ethniques balkaniques. Mon premier disque français, c'était Georges Brassens, un 45T de 1955. Et puis Yves Montand. Mais surtout les musiques balkaniques.

Au moment de la constitution de votre Big Band, vous êtes à Paris, au début des années 70.

J'ai commencé à écrire la musique du Big Band en 1969, et on l'a enregistrée en 72. On a fait des répétitions à partir de 1970. Dans les années 60, j'étais un arrangeur avant tout pour gagner ma vie. C'était un peu alimentaire. Je faisais des arrangements pour Michel Jonasz, Le Luron, Eddy Mitchel. Je ne faisais que des arrangements, et un jour des amis musiciens m'ont demandé "pourquoi tu ne ferais pas un big band ?". Et depuis 72, on n'a pas fait plus de vingt concerts. C'était difficile de réunir tout le monde.

Serait-ce ce qui a entraîné les signatures sur les labels de Library Music France, Neuilly Rec... ?

Je ne sais pas si vous l'avez vu, le double album "Giants". C'est la marche des géants. C'était quand même 5 trompettes, 5 trombones. C'était la première fois qu'on voyait un big band avec 5. C'est toujours 4 trompettes - 4 trombones - 5 saxophones. Ajouté à ça les guitares, les percussions. Et j'ai ajouté la chorale de Hair. J'étais organiste dans la comédie musicale à partir de 1968. Ce disque là, on l'a sorti pour le commerce, mais on en a vendu qu'à ma famille. Il a été réédité ensuite, sous le nom "Rythmes contemporains". Je ne sais pas pourquoi ils l'ont appelé comme ça.

Donc au moment de la constitution du Big Band, il n'y a pas vraiment eu de casting ?

Non, en effet. La plupart étaient des amis avec qui je travaillais déjà. Et comme ce projet était compliqué à mettre en scène, on a enlevé des instruments, jusqu'à à aboutir à 25 musiciens.

A cette époque, il y a avait de grands noms de compositeurs de musiques de films. Pourquoi n'en avoir pas écrit d'avantage ?

Ce n'était pas tellement ma direction. François de Roubaix, Michel Legrand, ce sont des gens qui sont nés et ont grandi ici. Ils ont pu bénéficier d'un certain milieu relationnel grâce à leurs parents. N'oublions pas Raymond Legrand. Voilà une famille de grands musiciens. Moi je suis arrivé en France à 17 ans avec vingt dollars. J'ai commencé à laver des assiettes, m'occuper des poubelles dans les immeubles donc on ne pouvait pas connaître les mêmes personnes. Ils étaient au bon endroit au bon moment. Pour eux c'était facile. Quand on écrit "Les Feuilles Mortes", c'est normal que le fiston... Mon père n'a jamais rien écrit. Il a écrit un livre qu'on n'a jamais retrouvé. Moi je suis venu ici comme un rien. Et j'ai fait mon chemin petit à petit. Au bout de trois mois, j'ai vu un club à Montparnasse. J'ai demandé si je pouvais jouer un morceau. J'ai joué un standard du jazz américain, et ça a plu. Alors on m'a proposé de jouer dans un autre club, rue du Presbourg. J'ai commencé à jouer là-bas, et à accompagner les artistes qui y passaient, comme Pierre Doris, Raymond Devos. Petit à petit, j'ai connu des gens célèbres comme ça, avec qui partager un petit café croissant. J'ai composé un concerto pour trombone et orchestre et on l'a partagé avec quelqu'un de très connu à Hollywood, Georges Delerue. Ce n'était pas mon domaine, la musique de films et puis c'est pas du direct, il y a trop d'effets, de synchronisation. On parle des années 70. On se faisait taper sur les doigts par les preneurs de son. Ce n'était pas ma destinée et il faut dire une chose qu'en interview je n'ai jamais dite, je suis casanier, un peu. Je suis plus à l'aise dans les coursives, derrière les rideaux, je n'ai jamais été au devant. Par exemple, au festival de Belef, à Belgrade, ils ont invité mon trio, et on jouait en même temps que mon big band, mais sous une autre forme, puisque c'était l'orchestre de radio-télévision de Belgrade, et la chorale de Belgrade. Et là, on a joué le disque Giants.

Dans les années soixante, nombre de chanteurs français ont repris des standards de la musique pop américaine. Est-ce que vous avez été tenté de reprendre, un peu à la façon d'un sample, des parties mélodiques ou harmoniques empruntées à d'autres ? Ou alors préférez-vous composer à partir de rien ?

Les deux. En grand orchestre, j'ai fait un arrangement sur le thème de La Cathédrale Engloutie de Debussy. On l'a joué avec le Big Band, sans que ce soit jazzy. J'ai emprunté à Albinoni, très peu mais sinon je pars de rien. Je prends un papier, un crayon, et une gomme. Quand j'ai démarré, mon prof Julien Falk (qui a enseigné au Conservatoire de Paris, à Serge Gainsbourg ou Alain Goraguer, ndr), avec qui j'ai étudié composition, harmonie, contrepoint, fugue, ne tolérait ni crayon, ni gomme. C'était en 1961. Je faisais en même temps du travail de nuit, ramassage des poubelles, laver la vaisselle dans les restaurants, et je prenais des cours très cher avec Julien Falk. Chez Paul Beuscher, il a des rayonnages dédiés. Il a écrit plein de théories musicales, sur l'harmonie, sur le contrepoint. J'ai vraiment eu cette chance de l'avoir comme professeur, lui qui m'a tellement appris. Maintenant je prends la gomme quand même parce que ma tête est ailleurs. Parfois, je suis sur une composition, et j'arrête parce que j'en ai une autre en cours.

Combien de temps a duré cette période de formation avec Julien Falk ?

Deux ans. Mais je travaillais énormément. Je me suis donné à fond. J'ai sauté des classes. Au lieu de faire un cursus en une année, j'en faisais 3. J'avais l'appétit. J'ai dévoré l'harmonie, et tout ce qui s'en suit.

Avez-vous pendant cette période découvert d'autres artistes ?

Dans les années 50 et 60, j'écoutais beaucoup de musique, classique, jazz et rock'n roll. A partir des années 60, j'écoutais surtout de la musique classique russe, et française que j'ai découverte en arrivant ici. Je n'en avais jamais entendu auparavant. A part bien sûr le Boléro de Ravel. Mon prof me faisait jouer souvent du Schubert, du Schumann. Je connaissais déjà le côté germanique, mais pas le côté russe. Et là, ce qui m'inspirait, c'était Stravinsky, Bartok. Et le jazz. J'ai connu de grands jazzmen, dont Dave Brubeck Quartet. A Istanbul, je lui ai fait visiter un petit peu la ville. J'avais 17 ans et ça, ce sont des moments merveilleux. Tout ça, c'est de la bonne musique mais ça ne m'a pas empêché par la suite d'aimer le rock. King Crimson, par exemple, c'est une merveille, j'ai tous ses disques. Le petit rock des Beatles était mis de côté, parce qu'il y avait des Moondog, des gens qui s'amenaient avec du rock solide, des choses extraordinaires. Et comme chanteurs, comme j'ai dit, c'était Julie London, Barbara Streisand, Frank Sinatra, Tony Bennett, Nat King Cole.

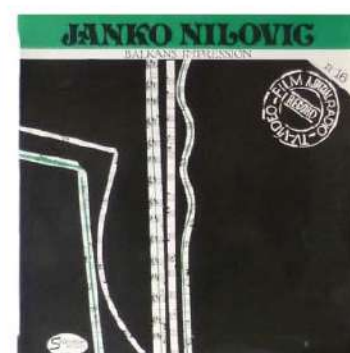
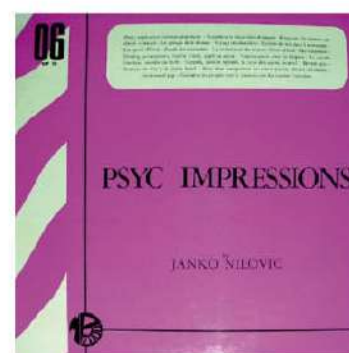
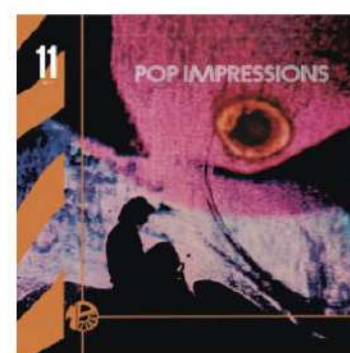
Comment avez-vous réagi en apprenant que vous aviez été samplé par de grands artistes actuels, comme Jay-Z ou les Beatznuts ? Comment ça s'est déroulé ? Vous ont-ils contacté ou mis devant le fait accompli ?

D'abord j'ai été stupéfait de voir qu'on prenait mes musiques des années 70, particulièrement du début des années 70. Le sample de Jay-Z, c'est un disque de 1969. Il m'a téléphoné, j'étais là, en train de jouer, et il me dit "voilà, je m'appelle Sean Carter. J'aimerais chanter une chanson pour la commémoration du World Trade Center, et je vais l'appeler D.O.A. (Death of autotune)". J'ai dit d'accord. Malheureusement, c'était déjà édité, donc je lui donnai le téléphone de ma maison d'édition. Néanmoins, très peu m'ont demandé la permission. Les Beatznuts, peut-être. Et puis Dafoniks, d'ailleurs c'est comme ça que j'ai connu Maxime. Il y a aussi un turc, à Istanbul, mais je ne me souviens plus son nom. J'avais écrit une chanson pour Dario Moreno, dans les années 60. Et ce turc m'envoie un mail en me demandant s'il pouvait enregistrer sa chanson, avec un extrait de celle de Dario Moreno. J'ai dit oui, et il l'a sorti en turc. Je l'ai là. Sinon, tous les autres qui m'ont samplé... Je les découvre. C'est surtout Maxime qui cherche qui m'a samplé comme un pirate. Mais moi, ça ne me fait rien du tout. Tant mieux, au moins ma musique aura servi à quelque chose. Ils mettent parfois mon nom, parfois non, mais je laisse faire. Par contre, ça m'a donné une idée : je ne signe plus de contrat avec un éditeur. Je garde tout pour moi. Avant je disais "tiens, je vais donner 50% à mon éditeur qui ne fait rien. En général ils ne font rien." Quand ils font quelque chose, c'est que quelqu'un s'intéresse à la musique qu'ils éditent. Désormais je ne signe plus rien, sauf les productions.

Artistiquement parlant, quelle est votre réaction par rapport aux samples, déclarés ou non ?

C'est une deuxième naissance pour la musique. J'ai eu plus de plaisirs que de déceptions. J'aime bien ces doubles basses profondes avec ces petites batteries très sèches qu'ils ajoutent. La plupart du temps, je ne comprends pas ce qu'ils racontent mais ils mettent ma musique derrière, c'est bien.

"Par rapport aux samples, déclarés ou non j'ai eu plus de plaisirs que de déceptions."





Est-ce que vous découvrez encore aujourd'hui des artistes qui vous inspirent, qui vous donnent encore envie de composer ?

S'ils me le demandent, oui, avec joie. J'ai écrit une chanson pour Beyoncé, mais j'attends de voir ce que ça devient. J'ai connu son manager, à New York. Au lieu d'envoyer un cd, ce qui aurait été facile, j'ai tout simplement envoyé une partition de piano avec la ligne mélodique et en dessous les paroles. Pour que ça fasse vrai, palpable. J'ai fait comme ça, pour qu'ils comprennent ma façon de travailler. Je suis arrivé avec des partitions pour chaque instrument. J'attends que Beyoncé dise un jour à un pianiste "tiens, viens me jouer ça". Et je suis sûr que ça lui plaira, parce que ça a été écrit vraiment pour elle. Si elle n'en veut pas, je la proposerai peut-être à Adele, ou Lady Gaga.

Concernant le projet de réédition pour Underdogs Records, comment vous ont-ils contacté ?

Au départ, ils souhaitaient avoir la permission d'utiliser un sample pour Dafoniks. J'ai rencontré Maxime et Thomas, des jeunes gens charmants et très motivés et ils se sont bien occupés de moi. J'aurais aimé les rencontrer il y a trente ans.

Avec le recul de tant d'années de carrière, ne gardez-vous pas une forme d'insatisfaction à l'idée que la majeure partie de vos productions n'ont pas été vouées à la scène ? De ne pas les avoir jouées sur scène vous-même ?

A partir de 69, lorsqu'on m'a proposé un contrat avec Montparnasse 2000, ma première préoccupation était l'aspect alimentaire. Cependant, le directeur musical me propose de signer un contrat sur dix disques en précisant que je pouvais faire ce que je voulais. Là, le côté alimentaire s'efface. J'ai commencé avec "Psync Impressions", ce qui était assez avant-gardiste voire assez atonal parfois. Bien sûr, ça m'a permis d'acheter une petite maison à Suresnes, mais par la suite, je faisais ce que je voulais. Le label n'avait aucun droit de regard sur ce que je faisais. Par la suite, j'ai essayé de faire de la scène avec le Big Band. On ne peut pas dire que ça a été un fiasco puisqu'on a sorti un disque qui est apprécié dans le monde entier, malheureusement sous le titre "Rythmes contemporains". En plus, sur la pochette, on ne sait pas vraiment ce que vient faire cette beauté africaine. Ensuite, j'ai fait le trio avec lequel on a beaucoup tourné donc je n'ai pas conservé de frustration. J'ai connu tous les plaisirs que la musique peut procurer. Je me contente en général de tout ce que j'ai, je ne cherche jamais à aller au-delà. C'est comme manger : je ne suis pas un glouton. J'aime manger, mais quand c'est fini, c'est fini.



ENTRETIEN AVEC MAXIME PÉRON
(CEO UNDERDOG RECORDS)

Comment avez-vous découvert Janko Nilovic ?

Nous avons découvert Janko Nilovic par le biais des Dafoniks, groupe Danois signé sur notre label Underdog Records. Sur leur titre "All I Want", ils ont samplé le fameux morceau "Pop Impressions". Nous devions clearer ce sample avec l'éditeur de Janko pour sortir l'album ; une fois clearé, nous avons souhaité envoyer à Janko un exemplaire du vinyle et de cet envoi est né une rencontre, un premier contact qui nous a permis de nous rendre compte que son catalogue n'était plus réédité. Nous nous sommes alors plongés dans son œuvre et ce fut pour nous une grande surprise. J'avoue être totalement passé à côté de son travail, bien que collectionnant les vinyles mais mieux vaut tard que jamais. Plus qu'une œuvre, nous avons découvert un homme charmant, généreux, et qui avait envie de parler de son œuvre lui, l'homme de l'ombre. Un homme plein d'anecdotes et à la vie rocambolesque.

Avez-vous pu vous procurer les bandes master des enregistrements d'époque ?

Malheureusement, Janko n'avait plus aucune bande d'époque. MP2000, en fermant, avait revendu les bandes et catalogues à différentes sociétés à travers le monde. Ces mêmes sociétés ont pour la plupart fermé et les ayants droits sont petit à petit morts.

Vous a-t-il fallu travailler à partir de vinyles en bon état ?

Il a fallu repiquer les vinyles souvent en moyen état et les confier au studio Flox Productions pour tâcher de travailler au mieux le son et lui donner une seconde jeunesse. Nous avons je crois, pu rendre une belle copie avec ces trois rééditions de "Soul Impressions", "Pop Impressions" et le méconnu "Super America". Nous avons aussi rescanné toutes les pochettes, qui ont été retravaillées par un studio graphique (Resonne), qui a fait un travail énorme et su rendre à ces pochettes leur jeunesse. Les zones de texte sont grandes sur les disques de librairie musicale et il a fallu tout retaper. Nous allons, pour 2015, continuer ce travail de réédition en format vinyle et digital.



Hanoi Masters / War Is A Wound, Peace Is A Scar (Lp/Cd)

Glitterbeat innove avec Hidden Music, une série consacrée aux musiques traditionnelles. Pour le premier tome, le producteur Ian Brennan a effectué un enregistrement au Vietnam. La plupart des musiciens sont d'anciens combattants communistes et confèrent à cet album une dimension historique évidente. À l'image de cette chef de village qui ne chantait plus depuis quarante ans... Méconnues sous nos latitudes, les musiques indochinoises se dévoilent avec parcimonie. Garante d'une tradition intacte, cette collection rappelle volontiers la démarche de l'office de coopération radiophonique de Radio France (OCORA). Ici pas d'arrangements superflus ni d'instruments digitaux. Place aux sonorités acoustiques, enregistrées de manière admirable. Les voix et les instruments expriment une élégance indéniable. Et l'usage des silences et des rythmes lents ne font que renforcer l'esthétique ambiante. Surprise, "The Wind Blows Away" par Quoc Hung, diffuse des effets sonores inédits. Ils inspireront probablement les Dj's en mal d'aventure. Pham Mong Hai instaure une contemplation évidente avec "For The Fallen". Alors que "Help Us In This Life" présente l'interprète en improbable chanteur folk. Les titres se dévoilent comme autant de saynètes naïves. C'est le cas de "I Long To Return To My Hometown", chanté par Vo Tuan Minh. Ou de "Doomed Love", plage extatique signée Xuan Hoach. Avec Hanoi Masters, Ian Brennan propose une compilation rare. On attend les prochaines parutions avec impatience. (Vincent Caffiaux)

Axel Bau / Musick (Lp/Cd/Digital)

Pour le plaisir de faire de la musique et uniquement pour cette raison. Loin des considérations d'un label commercial et de la pression médiatique qui l'attend au tournant. C'est un peu le credo (jeu de mot hé hé) du producteur allemand Axel Bau. Une bonne douzaine d'années d'activisme techno, le Dj est du genre prolifique puisque pas moins d'une cinquantaine de maxis sont à son actif.

Ce printemps c'est son troisième long format qui sera en bac, sobriement intitulé « Musick ». L'ouverture « Voise Over » donne le ton, une nappe fortement parasitée qui se transforme en une balle techno brute. On est quasiment dans un univers indus quelque part entre The Advent et Adam Beyer. « Voise Pt 1 et 2 » sont parfaits pour le rythme cardiaque. On s'imaginerait noyé dans une foule immense sous le feu des meilleurs sound systems berlinois. Mais parmi cette techno froide et robotique on retiendra « Bassmamba » au groove hypnotique digne de Moroder ou d'un Green Velvet. Tout cela pour mieux savourer la descente « Down From Space », ce morceau en guise d'after pour se remettre de ce voyage sous tension ! Alex Bau fait donc une musique électronique souvent dansante mais toujours sans concession, suivant son envie. Avis aux amateurs. (Dj Barney)

Pumpkin & Vin's Da Cuero / Peinture Fraîche (Cd/Digital)

Le printemps 2015 est une excellente cuvée pour le rap français. Délicat de s'imposer entre les sorties de Phases Cachées, de Lautrec, de Nouvel R, d'Ali ou encore Anakronic. Au féminin, Pumpkin fidèle à Vin's Da Cuero balance son premier long format. « Discipline » l'ouvre avec punch et finesse. Tout comme les douze autres titres suivants, où presque, les textures et les sonorités de leur boomrap sont d'avantages digitales et ça leur réussit assez bien. La participation de 20Syl sur « Fifty Fifty », en tant que rappeur et seul beatmakers à partager les machines avec Vin's, accentue cet effet de musique électronique ! Leurs amours pour le boomrap jazzy se ressent encore, la collaboration notamment à la basse et à la guitare de Dan Amozig ou Seb Lawkyz le rappelle, tout comme « Bye Bye Madeline » avec Mr. J. Medeiros. Toujours en quête de sens elle offre une belle joute verbale qu'elle partage aussi avec Dynasty et Signif sur « Mouvement » ou encore avec Boog Brown & Rita J sur « Louder ». Une équipe à qui l'on souhaite de manger plus de scène afin d'amener leur art plus loin et de trouver son public. Une « Peinture Fraîche » qu'ils devraient faire couler et sécher définitivement sur vinyle. (Supa Cosh...)

Buena Vista Social Club / Lost And Found (Lp/Cd/Digital)

Classique du répertoire afro-cubain, « Lagrimas Negras » fait partie des treize plages retrouvées par Nick Gold, le patron du label anglais World Circuit. Interprété par Omara Portuondo ce titre, extrait de Lost And Found, nous téléporte au milieu des années 90, à la sortie de Buena Vista Social Club. Encadré par l'excellent Ry Cooder, cet album sonne aujourd'hui telle la pierre de Rosette des musiques latines. Son, rumba, effluves jazzy, le chaudron bout grâce aux personnalités d'Ibrahim Ferrer, Cachaito Lopez, Compay Segundo et consorts. Un phénomène musical illustré, dans la foulée, par le documentaire de Wim Wenders. Ironie du destin, cet enregistrement trouve son prolongement avec Afrocubism, le projet original du Buena Vista Social Club et point de ralliement entre ces vénérables interprètes et leurs homologues africains. L'expérience reste stupéfiante tant les musiques du continent premier opèrent un chassé croisé naturel avec la Caraïbe. Lost and Found, le nouveau disque du Buena Vista Social Club, s'affirme bien comme le troisième volet de cette saga. Sélection d'inédits et de prises live (différentes du concert au Carnegie Hall), l'album évite pourtant l'écueil de la compilation posthume, forcément inégale. À commencer par « Bruca Manigua », splendide ouverture issue d'un set donné en 2000 par Ibrahim Ferrer. « Tiene Sabor », « Bodas De Oro » et « Guajira En F » confirment la bonne santé de l'orchestre. Duel entre la contrebasse de Cachaito et les percussions d'Anga Diaz, « Black Chicken 37 » claque à coups de rythmes improvisés. Doté d'une esthétique dépouillée, ce titre est sans conteste l'un des sommets de cet album. Tout comme « Habanera », enregistré par Gajiro Mirabal pendant les sessions de son premier album solo. Etalés sur huit années, ces enregistrements brillent par leur diversité. À l'image du jeu de piano onirique de Ruben Gonzalez qui termine cet album de manière subtile. (V.C.)

Ghospoet / Shedding Skin (Lp/Cd/Digital)

Retour du sympathique Obaro Ejimiwe, alias Ghospoet, excellent poète anglais baryton et nonchalant. Auteur de deux superbes premiers disques, il nous revient avec un troisième album intitulé "Shedding Skin". L'artiste s'est spécialisé dans les ambiances voilées et le hip hop chimérique. Les textes sont ceux d'un homme directement connecté à son monde, les yeux bien ouverts, loin du bling-bling et proche des gens. Il converse avec nous par le biais d'anecdotes du quotidien, confie l'avenir, le regard compréhensif et rédempteur malgré les incohérences de notre monde. Ces précédentes productions aux beats nébuleux l'avaient classées aux rayons des productions abstraites et cotonneuses d'un King Midas Sound voir d'un Tricky. Sans révolutionner les ambiances, le britannique évolue en émaillant son hip-hop d'électricité ("Better Not Butter" avec sa guitare très noise). La production est notée live pour ramener de l'urgence dans le son, sans toutefois en ôter la cohérence. Ghospoet se révèle être un véritable chef d'orchestre lorsqu'il s'agit d'associer les nombreuses collaborations qui ornent l'album, de Melanie De Biasio à Paul Smith de Maximo Park.

L'anglais réussit à se réinventer sans désavouer ces précédents disques ("Off Peak Dreams" splendide morceau introductif) en s'ouvrant aux autres et en étant moins dans le sillon expérimental introspectif, plus dans l'urgence d'un flow alerte. Ghospoet continue son chemin aventureux dans le hip hop et ajoute une nouvelle pierre angulaire à son œuvre. (S.F)

Sinsémilia / Un Autre Monde Est Possible (Lp/Cd/Digital)

Groupe incontesté de la scène reggae hexagonale, Sinsémilia revient, après six ans d'absence, avec Un Autre Monde Est Possible. Loin d'être endormie sur ses disques d'or, la formation grenobloise insuffle toujours un esprit libertaire. Une attitude déjà remarquée par le passé avec la reprise de "La Mauvaise Réputation" de Georges Brassens. Les voix complices de Mike et Riké illustrent les nouvelles plages, souvent avec vigueur. Tout comme l'orchestration, qui fait la part belle aux cuivres et à la rythmique. Si la culture jamaïcaine reste la source d'inspiration première, d'autres répertoires font leur apparition. C'est le cas de "Flash Back", le morceau d'ouverture, amplifié par une fusion rock. Le texte est touchant. Il fait référence aux jeunes années de la formation, à l'écoute des Gladiators et de Steel Pulse. "Warning" rappelle combien Sinsémilia peut mettre le turbo et transformer les boomers en centrale nucléaire. Invité sur la plage titulaire, l'ivoirien Tiken Jah Fakoly propose un duo qui transpire la générosité. Alors que "Barre Toi" condamne de manière claire la violence faite aux femmes. Les titres mid tempo terminent l'album. "We Miss Them" ou "Respire" offrent des séquences musicales inédites. À défaut d'être réellement emballants, ces titres traduisent la volonté de faire évoluer le répertoire. Tout comme les thèmes détournés de Bob Marley qu'on suit, au fil de ce nouvel album, tel un quizz. Le jeu est malicieux. Il traduit la grande maîtrise musicale exprimée par Sinsémilia. (Vincent Caffiaux)

V.A. / Dance mania - Ghetto Madness (2 Lps/Cd/Digital)

Strut désormais sous division du label K7! poursuit après la "Hardcore Traxx : Dance Mania records 1986-1995" son excellent travail de compilation des pépites de l'un des labels essentiels de la house U.S des années 90 : Dance Mania. Basé à Chicago ce dernier a défini un pan entier de la house par le biais de son esthétique brute, sale et ultra immédiate, tellement dancefloor. Des Daft Punk à Nina Kraviz, on ne compte plus leurs fans, bien que leurs disques s'arrachent à prix d'or sur les sites d'occasions. D'où la pertinence de ces rééditions dont la dernière "Ghetto Madness" condense nombre de hits absolus du genre : entre autres "Pump That Shit Up" de Jammin Gerald, "Computer Madness" de Steve Pointdexter ou encore "Give Me Ecstasy" de Paul Johnson. Le double vinyle est en plus accompagné d'une version Cd pour cruiser en mode badboy, must have ! (Vincent Barbaud).

C'est peu dire qu'Erwan Castex avait créé la sensation en 2013 : son « Tohu Bohu » avait provoqué un de ces ramdams ! Souvenez-vous, la France de l'électro se rêvait avec son Paul Kalkbrenner de chez nous – simple, look anistar, binoclad discret – les foules se massaient à ses concerts dont une affiche à l'Olympia, et le label Infiné brillait comme à la Fête des Lumières. Finalement, une grosse année après ce succès qui aurait pu le glacer, Rone nous présente douze « Creatures » tout droit sorties des tréfonds de ses synapses et mises en scène sur sa pochette par sa compagne, l'illustratrice Lililwood. Si la signature onirique est toujours de mise, le pitch a ralenti et donne à voir un peu plus de son univers et de son écriture. Par exemple, le morceau « Mortelle » (featuring Etienne Daho) et son ambiance en clair-obscur à la David Lynch dévoile une nouvelle facette du producteur. Si vous aimez les ambiances vaporeuses de Tohu Bohu, vous accrocherez certainement avec le combo « Memory » puis « Sir Orfeo », deux petites perles aux reflets shoegaze, à croisée de Boards of Canada et M83. Plénitude assurée. L'autre invité intéressant à créditer est celui réalisé avec François Marry (François and the Atlas mountains) en dandy énigmatique sur « Quitter la ville ». Envie d'y jeter une oreille dès maintenant ? C'est l'électro glitch de « Ouija », single déjà disponible ci-dessous qui a été choisie pour teaser sur la sortie : quoique plus punchy que les autres morceaux de la tracklist, ce titre ne reflète pas vraiment l'album à paru le 9 février dernier. (D.B.)

Alex 'Omar' Smith fait partie des grands noms de Detroit. C'est même le fer de lance du son techno 2.0 si je peux me permettre. Le Dj producteur est très prolifique avec des dizaines de maxis et quelques longs formats à son actif. Pour « I Wanna Know » il fait appel à James Garcia pour le vocal. Une voix soul et moderne dans sa tonalité contrebalancée par un son old school, entre electro 80's et house du début des années 90. On sent bien évidemment les influences de Model 500 (Juan Atkins) mais aussi le kick de Kevin Saunderson (Inner City). A noter un sample discret du tube italo de 1983 « Hypnotik Tango » de My Mine, avec les fameuses castagnettes !!!! Mais le vrai bonheur de cet Ep réside en la face B et le monumental « Extramental mix » de plus de dix minutes. Une version dub s'avérant être efficace à mixer, donnant envie de frapper des mains et de communiquer avec les danseurs. Ma première grosse claque techno de l'année 2015 ! (Dj Barney)

Particulièrement fertile, la carrière de Brian Eno connaît un pic d'intensité à l'orée des années 80 avec la production d'une trilogie consacrée aux Talking Heads. Complément à Remain In Light, dernier tome de la série, My Life In The Bush Of Ghosts détourne les sonorités du monde entier et anticipe, avec le collage sonore ou cut-up, les techniques de sampling. Enregistré avec David Byrne, leader des têtes parlantes, cet OVNI passe aujourd'hui pour une référence du genre. Rencontré en parallèle de cette session, Jon Hassell explore alors les ragas indiens grâce au maître Pandit Pran Nath. Une approche que le trompettiste américain mêle au répertoire minimaliste et à des figures comme Lamonte Young et Philip Glass. La rencontre des deux musiciens anglo-saxons est proverbiale. Elle donne naissance à Fourth World Vol.1 Possible Musics, mosaïque de climats et rythmes ethniques. Cliché satellite de l'Afrique Orientale, la pochette de l'album donne le ton. Brian Eno et Jon Hassell cartographient six titres et autant de dialogues Nord-Sud. Une quatrième voie onirique, tracée par « Chemistry », la plage d'ouverture et son tapis de percussions. « Delta Rain Dream » est complété par « Rising Thermal 14° 16' N; 32° 28' E » et son calcul géographique. Le compas se transforme en accordeur et mêle les cultures de manière subtile. Alors que « Griot (Over « Contagious Magic ») » et « Ba-Benzélé » dispensent des trances fascinantes. Long titre d'une vingtaine de minutes, « Charm (over « Burundi Cloud ») » croise les nappes synthétiques et le jeu hypnotique de Jon Hassell. Une esthétique futuriste, récemment rééditée par l'audacieux label allemand Glitterbeat. A noter que l'album est désormais disponible en vinyle 180 gr avec un Cd incorporé. (Vincent Caffiaux)



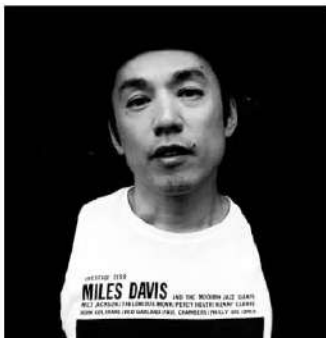
6^e Édition



Du 31 Mars au 5 Avril 2015
Dj Maseo (De La Soul)
The Beatnuts - Jeru The Damaja
Dj Scratch - Planet Asia - Guilty Simpson
Oh No - The Black Opera - Tall Black Guy - Mo Kolours
HD Been Dope - Sear Get Busy - Nicky Lars - Blakesmith
Marian Tone & Maura Souloud - Monornite - Franck Krooger - Dj Balis'Tick - Supa Felim

**Antipode MJC - Les Champs Libres - Groove Store - Institut Franco-Américain
1988 Live Club - Le Mabilay - Parc des Hautes-Ournes - 4 Bis - Ubu - RENNES**

www.dooinit-festival.com



Koichi

Top 5 Nouveautés

- "East Of The River Nile" Komuso Roots
- "Na My Turn" Dele Sosimi
- "Aplafé" Vaudou Game
- "Liberty Horn" Vin Gordon
- "Life On The Street" Afia Sackey & Afrik Bawantu

Top 5 Oldies

- "Open & Close" Fela Kuti
- "Man From Wareika" Rico
- "Nuclear War" Sun Ra
- "East Of The River Nile" Augustus Pablo
- "Below The Bassline" Ernest Ranglin

Top 3 riddim makers

- King Tubby
- Lee Perry
- King Jammy

Votre premier vinyle afrobeat acheté
No Agreement

Votre club favori à Londres
Passing Clouds

Ton disquaire favori
Flashback

Afrobeat ou soul musique
Soul

Site web musical favori
NTS Radio

Hardware favori
TEACA-3300SX

Un Dj qui vous fait toujours halluciner
Jah Shaka

Festival favori
Womad

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?
Réalisateur



Charlie Gyal

Top 5 Nouveautés

- "A Matter of Scale" Stand High Patrol
- "Diskodub" Taiwan MC
- "Singasong" Taggy Matcher
- "Stepper takes the Taxi" Sly & Robbie
- "In the Kingdom of Dub" Prince Fatty meets Nostalgia 77

Top 5 Oldies

- "3 feet High and Rising" De La Soul
- "Worlds of Wisdom" Dennis Brown
- "Make a Change" Winston Reedy & Donkey Jaw Bone
- "Cymande" Cymande
- "Cool and Steady and Easy" Brooklyn Funk Essentials

Top 4 beatmakers

- Amerigo Gazaway
- Dj Brans
- Kyo Itachi
- Low Cut

Ton premier vinyle acheté
"Reggae Feelings" Anthony Johnson (1983)

Mixette favorite
Pioneer DJM 900

Un Dj qui vous fait toujours halluciner
Diplo

Soul ou reggae
Reggae

L'hiver pour toi c'est...
Tristesse

Disquaire favori
Patate Records, Paris 11ème.

Sans musique, la vie serait...
Sans couleur !

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?
Journaliste dans le tourisme



Dj Jim (Jazzetteq)

Top 5 Nouveautés

- "What It's Worth" Black Milk
- "Real" Freddie Gibbs & Madlib
- "Rewind That" Common
- "LA River Drive" Dilated Peoples
- "See the Rich Man Play" Step Brothers feat. Roc Marciano

Top 5 Oldies

- Il y en a tellement !!! Un top 100 ? (rires)
- "The Reminiscence Over You" Pete rock
- Rock & C.L Smooth
- "Fall in Love" Slum Village
- "New York State of Mind" Nas
- "Leftaur Leftah" Hel'rah Skelta
- "Wild for da Night" Rampage feat. Busta Rhymes

Top 3 beatmakers

- Dilla
- Primo
- Nottz

Ton premier vinyle acheté
"Enter the Wu-tang" Wu-Tang Clan

Un verre de
Grog (Rhum cap verdien)

Magazine papier ou web
papier pour l'odeur et le touché comme le vinyl !

Mix ou scratch
Les deux !

Ton club favori
Djoon et Nouveau Casino

Sans musique, la vie serait...
Comme une platine sans cellule

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire ?
Photographe

RETROUVEZ-NOUS SUR...

ERNEST NOVO 2015

YOUTUBE POSCA TV

Facebook UNIPOSCA

WWW.POSCA.COM

Instagram POSCA GALLERY

LE VÉGÉTAL N'A PAS FINI DE VOUS SURPRENDRE

Sequoiadendron giganteum

**CE SÉQUOIA EST VIEUX
DE PLUS DE 3 000 ANS.**



CETTE BOISSON EST VÉGÉTALE.

Pour varier vos plaisirs,
les boissons Sojasun
existent aussi saveurs
chocolat et vanille.



L'ESSENTIEL, C'EST D'EN MANGER

Sojasun

Pour en savoir plus : www.sojasun.com

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr